2

MÈRE ET FILLE

PARIS. — TYPOGRAPHIE MORRIS ET COMP.,
Rue Amelot, 64.

MÈRE ET FILLE

DRAME EN CINQ ACTES

DONT UN PROLOGUE

PAR

XAVIER FORNERET

Représenté, pour la première fois, sur le théâtre de Montmartre, le 25 janvier 1855.



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 *bis*

1855

Distribution de la Pièce.

DERVIL.	MM. CHOTEL.
HENRI.	POKIN.
SERPILLARD.	BRINTZ.
VANE..	ANTONIN.
SOPHIE LEVAL.	Mmes MARIE BOUTIN.
HORTENSE.	BIAS.
AUGUSTA.	GABRIELLE.
CHARLOTTE RAINETTE.	MONTHENOLLES.
UN COMMISSIONNAIRE.	

DOMESTIQUES, PAYSANS.

La scène se passe à Paris, pour les 1er, 2me, 4me et 5me actes; pour le 3me acte, à Lieusaint (environs de Paris).

Les personnages sont placés en tête de chaque scène, comme ils doivent l'être pour la représentation; le premier occupe la gauche du théâtre.

S'adresser pour la musique, à M. CLAMENS, chef d'orchestre au théâtre de Montmartre.

AUX ARTISTES

Qui ont joué dans MÈRE ET FILLE.

-o-◇-o-

Honneur à votre talent et merci pour votre zèle.

XAVIER FORNERET.



LE POISON

ACTE I. — PROLOGUE.

Beau salon en 1825. — Issues latérales et de fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

DEUX DOMESTIQUES, en riche livrée.

PREMIER DOMESTIQUE.

Et que vous a donné mademoiselle Sophie pour porter sa lettre à la poste?

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Madame Franck m'a donné un regard, oh! mais un regard!...

PREMIER DOMESTIQUE.

C'est fameux pour ceux qui ont les poches pleines.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Ça peut bien les remplir. On dit que dans certains yeux il y a du diamant; avec du diamant on fait de l'or.

PREMIER DOMESTIQUE.

Diable! comme vous y allez!

DEUXIÈME DOMESTIQUE, à demi-voix.

Pas si vite que mad... madame. C'est elle qui en voudrait de ce que je viens de dire, et qui ferait n'importe quoi, ainsi que la demoiselle Charlotte, son chef de file, pour parvenir....

PREMIER DOMESTIQUE.

Vraiment?

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

C'est comme je vous le dis.

PREMIER DOMESTIQUE.

Et le prouver?

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Est-ce que je n'entends pas quelquefois les conversations de madame avec ce monsieur Serpillard, l'ami de la maison, quand monsieur est absent?

PREMIER DOMESTIQUE.

Oui. Eh bien?

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Eh bien!... Mais cependant, on peut encore se tromper... On prétend que... (Il lui parle à l'oreille.)

PREMIER DOMESTIQUE.

Bah!

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Chut! voilà Mouchardine, la femme de chambre.

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, CHARLOTTE, au milieu.

PREMIER DOMESTIQUE, raillant.

Vos serviteurs, mademoiselle Charlotte.

CHARLOTTE, d'un ton aigre.

Allez donc à votre ouvrage, messieurs les valets.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Toujours gentille, cette demoiselle Charlotte!

CHARLOTTE.

Comme vous, messieurs les bavards.

PREMIER DOMESTIQUE.

Heureux celui qui vous possédera dans le ménage en cet an de grâce 1825... et même plus tard; vous avez le temps.

CHARLOTTE.

En tous cas, il épousera une femme qui n'aura pas voulu de vous deux; partagez.

DEUXIÈME DOMESTIQUE.

Grand merci, trop respectable suivante!

(Ils saluent avec affectation et sortent.)

CHARLOTTE, les regardant s'éloigner.

Valetaille, va! et dire qu'on fait partie d'une telle multitude!

SCÈNE III.

SOPHIE, CHARLOTTE.

SOPHIE, entrant par la gauche et dans la plus grande agitation.

Non, oh non! jamais je ne m'abaisserai jusque-là; c'est inouï, c'est odieux!

CHARLOTTE.

Mon Dieu! qu'avez-vous, chère maîtresse? calmez-vous.

SOPHIE.

Ah! c'est vous, ma bonne Charlotte?

CHARLOTTE.

Oui, c'est moi, votre dévouée corps et âme.

SOPHIE.

Merci! car j'ai besoin, après les infernales discussions qui s'élèvent entre monsieur Dervil et moi, de rencontrer quelqu'un qui me comprenne, qui me plaigne, qui m'aime... Ah! quelle existence de fer! oh! quelles journées de damnations et de tortures! Il faut en finir, il faut absolument nous séparer... Voyez-

vous, Charlotte, je me tue, je me consume; je perdrais le reste de ma jeunesse dans des larmes affreuses... Oh! les hommes! les hommes!...

CHARLOTTE.

Mais on n'inventera donc pas n'importe quoi à pouvoir s'en passer?

SOPHIE.

C'est une croix...

CHARLOTTE.

Qui nous casse les bras.

SOPHIE.

Charlotte, il me semble que je vais me trouver mal... (Elle s'assied.)

CHARLOTTE.

Gardez-vous-en bien devant moi, mademoiselle. Réservez cela pour lorsque vous serez près de monsieur, et racontez-moi plutôt... Il est sorti sans doute, comme d'habitude, après sa colère.

SOPHIE.

Oui.

CHARLOTTE.

Eh bien, alors, causons un peu de nos... de vos petites affaires.

SOPHIE.

Volontiers. Je n'aime plus monsieur Dervil; constamment des soupçons... c'est humiliant... il voulait me faire jurer à genoux!...

CHARLOTTE.

Je crois bien que c'est humiliant, lorsqu'on n'a rien à se reprocher...

SOPHIE.

N'est-ce pas?

CHARLOTTE.

Ma foi, mademoiselle, vous devez le savoir.

SOPHIE.

Charlotte, un parti est nécessaire à prendre... énergique, décisif, sans délai!...

CHARLOTTE.

C'est aussi mon avis.

SOPHIE.

Mais lequel?...

CHARLOTTE.

Ah! voilà.... surtout pas de précipitation, et puisque j'ai l'honneur d'être dans les intimités de mademoiselle, je ne dois pas craindre de lui dire que mademoiselle est pauvre, et que monsieur est riche.

SOPHIE.

Que veux-tu que j'y fasse?

CHARLOTTE.

C'est cela, tutoyez-moi... Il n'est pas juste que nous n'ayons rien, nous; il faut donc faire patte de velours, ou griffes d'acier, selon...

SOPHIE.

Que veux-tu dire?

CHARLOTTE, railleuse.

Puisque mademoiselle est dure d'oreille avec moi son intime, je vais lui poser franchement des questions.

SOPHIE.

Dis.

CHARLOTTE.

Eh bien, que faisions-nous avant d'entrer au service de monsieur Dervil, vous comme dame de compagnie, moi comme femme de chambre et de charge?

SOPHIE.

Rien...

CHARLOTTE.

Le plus beau métier qui soit!

SOPHIE.

Après?

CHARLOTTE.

Vous vous proposez de continuer cet état?

SOPHIE.

Oui.

CHARLOTTE.

En restant où nous sommes?

SOPHIE.

Non! oh! certes non!

CHARLOTTE.

Eh bien, alors, voulez-vous qu'à notre sortie nous soyons, comme à notre entrée, râpées outre mesure?

SOPHIE.

Charlotte, je veux m'en aller comme je suis venue.

CHARLOTTE, résolûment.

Vous jouez du mensonge.

SOPHIE, de même, en se levant.

Comme vous de l'insolence...

CHARLOTTE.

Cela va ensemble; et c'est pourquoi nous ne devons pas former deux camps; surtout ne nous fâchons pas, et entendons-nous bien.

SOPHIE.

Puisque tu le veux...

CHARLOTTE.

Et... du courage!

SOPHIE.

C'est qu'à présent monsieur est bien mal disposé...

CHARLOTTE, avec affectation.

Oh! je suis bien convaincue que ma chère maîtresse va si bien jouer la pauvre petite chatte désolée, repentante, qu'il ne restera chez monsieur que le mouton au lieu du tigre.

SOPHIE.

Je ferai ce que je pourrai.

CHARLOTTE.

Et puis, j'y songe, comme vous peut-être, c'est aujourd'hui la fête de monsieur... offrez-lui un de ces bouquets que monsieur Serpillard, qui a de grandes idées comme nous... vous envoie quelquefois.

SOPHIE.

Mais tu oublies, je le vois, monsieur Vane, ce secrétaire dévoué de monsieur Dervil, qui rôde, qui nous espionne sans cesse... je suis surprise qu'il ne nous ait point encore interrompues... (Se retournant et indiquant.) Va donc un peu savoir...

CHARLOTTE, allant à deux portes et revenant.

Non!... ou bien l'oiseau se serait envolé.

SOPHIE.

C'est celui-là qu'il faut craindre.

CHARLOTTE.

J'avoue que je l'avais oublié... mais il n'y perdra rien, ce cher monsieur Vane; car il me vient une idée... une petite précaution en cas d'événement... (Indiquant une table à écrire.) Mettez-vous là et écrivez... Moi, je ne sais guère écrire... mais j'espère, en revanche, savoir passablement dicter... vous allez voir. (Sophie hésite et s'assied à droite.) Y êtes-vous?

SOPHIE.

Comment? Pourquoi?...

CHARLOTTE.

Y êtes-vous, vous dis-je?

SOPHIE, cédant.

J'y suis.

CHARLOTTE, dictant.

« Monsieur Vane, vous êtes un infâme... » (Sophie hésite.) Allez donc... et avec un accent circonflexe sur l'*a* d'infâme. (Charlotte continuant.) « J'aime trop Armand... »

SOPHIE.

Charlotte!...

CHARLOTTE.

C'est précisément pourquoi je vous le fais dire; continuez. (Dictant.) « J'aime trop mon bienfaiteur pour jamais consentir à ce que vous avez l'audace de me proposer... Allez, monsieur, l'or ne me tente pas; qu'est-ce que cela en comparaison d'une vie qui m'est si chère?... Et qui aurait cru, grand Dieu! que, sous des dehors si dévoués, vous cachiez tant de ruse et de desseins criminels? Renoncez, je vous en supplie, à d'aussi noirs projets envers un si bon maître. Vous n'êtes sans doute qu'égaré, je ne veux pas entièrement vous perdre... je brûlerai votre lettre! » Là, bien... signez, cachetez, et l'adresse... moi je conserve ce billet doux en portefeuille. (Elle le place dans son corsage.)

SOPHIE.

Mais, je ne comprends pas...

CHARLOTTE.

Soyez sans inquiétude; puis, agissez bien sur l'esprit de monsieur, qu'il me semble entendre. (Profonde révérence.) Votre servante. (Elle salue et sort par la droite.)

SCÈNE IV.

SOPHIE, seule.

Ah! mademoiselle Charlotte, je ne vous jugeais pas aussi profondément perverse! jusqu'où suis-je tombée, mon Dieu! Cette femme vient de me le révéler dans toute son horreur, car je l'écoute, je lui obéis... de plus, je me sens lâche en pensées, en actions, après l'avoir été en paroles... Depuis que j'ai rencontré cette femme elle me domine et m'entraîne... je combats, je lutte encore... mais c'est toujours le mauvais penchant qui triomphe. Là, je frissonnais en écrivant cette lettre à monsieur Vane, mais n'était-ce pas surtout d'avoir été devinée? suis-je donc un génie de haine et de malheur? O mon père! ô ma mère! je vous bénis en même temps que je déplore vos faiblesses qui m'ont perdue!... Pas un caprice, pas une fantaisie qui ne fût pour vous un ordre... et puis vous m'avez abandonnée à ma première faute, qui m'a poussée plus loin encore... Oh! pardonnez à votre malheureuse fille comme elle vous pardonne elle-même votre dédain, votre oubli! (Elle est en larmes.)

UN DOMESTIQUE, entrant un bouquet à la main.

Pour madame, de la part de monsieur Serpillard.

SOPHIE, toute troublée, prend le bouquet, et lorsque le Domestique est près de sortir.

Joseph?

LE DOMESTIQUE.

Madame?

SOPHIE.

Monsieur Serpillard viendra-t-il ce matin?

LE DOMESTIQUE.

Oui, madame, j'oubliais de le dire à madame. (Il sort.)

SOPHIE, posant le bouquet à droite.

Allons, allons, ces fleurs me ramènent à ma vie ordinaire... je veux partir... mais je veux partir avec de l'or... Je ne suis donc plus en aucune manière Sophie Leval! je redeviens madame Franck tout entière. Voilà sans doute monsieur Dervil... tenons-nous un instant à l'écart. (Elle se dirige vers l'issue de gauche.)

SCÈNE V.

DERVIL, seul.

C'est aujourd'hui ma fête; depuis la mort de mes bons parents, personne ne me la souhaite plus... Depuis cette mort de mes anges gardiens... ma vie n'est plus qu'une vie d'écarts blâmables dont il faut que je sorte le plus tôt possible; je veux me marier (Mouvement de Sophie, qui a reparu sur le seuil et se retire), me débarrasser d'abord de cette femme et de sa suivante Charlotte; car ce sont deux plantes qui ne peuvent vivre que dans la même serre; et pendant que je suis au chapitre des épurations, je renverrai de même ce Serpillard, qui m'a tout l'air de s'entendre avec les deux autres... Allons, maison nette... excepté ce cher Vane, que j'aime de tout mon cœur. Oui, assez de cette comédie, qui pourrait bien devenir pour moi un drame lugubre... et si j'ai un instant aimé cette Sophie, aujourd'hui je prends la ferme résolution de m'en séparer à jamais...

SCÈNE VI.

SOPHIE, DERVIL.

SOPHIE, s'étant approchée derrière monsieur Dervil, son bouquet à la main, en s'inclinant.

N'est-ce pas ainsi, monsieur, que vous désiriez me voir tout à l'heure?

DERVIL, se retournant, surpris.

En effet, mais un serment à la bouche, au lieu d'un bouquet à la main.

SOPHIE.

Le bouquet nuirait-il au serment?

DERVIL.

L'absence de l'un fait une dérision de l'autre.

SOPHIE.

Je vous comprends, mais vous, vous ne m'avez pas comprise.

DERVIL.

Et je n'ai nulle envie désormais de me donner cette peine.

SOPHIE.

Vous êtes dur envers moi.

DERVIL.

Plaignez-vous, je vous le conseille.

SOPHIE.

Me plaindre! Oh! non, monsieur... c'est bon pour ceux qui n'ont ni courage ni résolution... moi j'ai de la résolution, du courage.

DERVIL.

Écoutez-moi, madame.

SOPHIE, posant son bouquet.

Je vous écoute, monsieur... pourtant j'aurais désiré...

DERVIL.

Il est trop tard, et mon indifférence à cette heure...

SOPHIE, d'une tristesse sournoise.

Bien sûr?...

DERVIL.

N'en doutez pas, votre silence de tout à l'heure a prononcé votre arrêt.

SOPHIE.

Vous voulez que nous nous séparions, n'est-ce pas? Eh bien, soit! mais avant...

DERVIL.

Quelques billets de banque comme épingles pour faire tenir ce dernier marché entre nous... d'accord...

SOPHIE.

Je ne demande rien, monsieur, rien, que d'être entendue de vous, un instant, une dernière fois... et ce n'est pas mon pourvoi que je viens plaider devant votre justice...

DERVIL.

Mais présenter votre recours en grâce devant ma générosité.

SOPHIE.

Non plus; veuillez seulement me prêter votre attention entière pour une révélation et une approbation qui sont toutes deux désintéressées, comme vous allez vous en convaincre... Après cela, je sais qu'il faut que vous preniez le parti de m'éloigner... il faut que vous retrouviez votre repos... que j'ai si souvent troublé, bien malgré moi, croyez-le; mais je suis jalouse. (Mouvement de Dervil.) Oh! oui, jalouse comme on peut l'être en vous regardant... Pardonnez-le-moi, je vous en supplie, en faveur du sentiment qui me guide en vous parlant ainsi et qui fait que je dois me sacrifier pour vous.

DERVIL.

Qu'entends-je?

SOPHIE.

Ne soyez pas surpris... vous avez la jeunesse et la fortune, il ne faut pas que de ces deux perles de votre existence vous fassiez un collier de fer! Non! soyez libre, renvoyez-moi de votre maison...

DERVIL, ému.

Sophie, nous nous séparons d'un commun accord, voilà tout.

SOPHIE, d'un ton qui joue le désespoir.

Je vais donc vous quitter!...

DERVIL, de plus en plus étonné.

Comment?... êtes-vous bien cette femme qui depuis un mois...?

SOPHIE, à part.

Portons les grands coups. (Haut.) Adieu donc à cette demeure dont je suis si peu digne, et où par pitié vous n'auriez jamais dû m'amener, trop cruel que vous êtes!... Oui, je dois désormais me vouer à la retraite et au repentir, si quelque endroit bien pieux, bien austère, bien reculé du monde daigne encore me recevoir dans sa charité.

DERVIL, avec une grande émotion.

Sophie!...

SOPHIE.

Oui, mon ami.... souffrez cette expression, comme dernière chose à un mourant... Je vous ai entendu dire que votre dessein était d'épurer, de réformer votre entourage; de ne conserver près de vous que monsieur Vane, qui vous est si fidèle, si dévoué! Oui, je le sens, vous avez raison... Et puis, il est une autre chose qui, quoiqu'elle me brûle le cœur de tous ses poisons, me trouve disposée à toute l'abnégation de moi-même. (Avec effort.) Oui, monsieur Dervil... mariez-vous... j'en mourrai! peu m'importe.

DERVIL.

Je ne cherche point à le dissimuler... je me sens tout ému, Sophie... Je ne sais vraiment plus si c'est vous, je ne sais plus si c'est moi!

SOPHIE, à part.

Cela va bien. (Haut.) Oh! merci!... merci! cela m'aidera à mieux supporter la destinée qui m'attend... Il me reste cette révélation que j'ai à vous faire... mais à présent, y ajouterez-vous foi?... Quels que soient, au reste, vos sentiments à ce sujet, et puisqu'il est décidé en moi qu'ils ne changeront rien à ce qui a été résolu entre nous, mon devoir m'oblige, et ce serment....

DERVIL.

Ce serment?...

SOPHIE, avec une humble hypocrisie.

Si vous le demandez encore... Eh bien! ma jalousie me faisait tellement sentir la force de mon amour pour vous, que j'avais juré d'exciter la vôtre pour être aimée de vous, autant que je vous aime!...

DERVIL.

Se peut-il?

SOPHIE.

C'est la vérité.

DERVIL, à part.

Je respire!

SOPHIE, à part.

Il m'aime encore. (Haut.) Et maintenant que mon cœur est dégagé du poids qui l'oppressait, je vais tout préparer pour mon départ...

DERVIL, résolûment.

Et moi, je ne veux plus que vous partiez.

SOPHIE.

Oh! Armand, taisez-vous... ne soyez pas au-dessous de moi pour une détermination bien fermement prise... Seulement, monsieur, vous comprendrez que je ne puis me passer du plus strict nécessaire... et...

DERVIL.

Et moi aussi, je prends une détermination... Sophie, vous ne me quitterez pas, je ne veux plus que vous me quittiez.

SOPHIE.

Si je restais, ne penseriez-vous pas que je viens de jouer une odieuse comédie?

DERVIL.

L'explication que vous venez de me donner ne me suffit-elle pas? Oui, et meurent à l'avenir nos discussions, nos emportements, notre orgueil!... Oui, plus rien qu'un accord délicieux, qu'une intimité charmante, plus rien, en un mot, qu'une âme à deux pour toutes les heures de notre existence! Puis, qui sait?... peut-être plus tard... Ah! Sophie, ne ressentez-vous pas ce que j'éprouve moi-même, et voulez-vous toujours que nous nous quittions?

SOPHIE.

Le pourrais-je, à présent? Vous m'avez brillé sur le cœur comme un éclair, et m'y avez laissé votre volonté, qui sera désormais la mienne. Oui, je reste... (A part.) Que va dire Charlotte? (Reprenant le bouquet.) L'acceptez-vous, maintenant?

DERVIL.

Avec le plus grand plaisir.

SOPHIE.

Et maintenant, je vais songer un peu à ma toilette, à cause de votre fête, n'est-ce pas, mon ami ?

DERVIL.

Et aussi à cette occasion, je pardonne tout à tous; et nous dînerons ensemble dans ce salon. Allez, ma chère Sophie, allez... (Il l'embrasse. Elle sort.)

SCÈNE VII.

DERVIL, seul, posant le bouquet de Sophie.

Allons, voilà une bonne journée, qui avait pourtant bien mal commencé. Mais, c'est un trésor que cette Sophie, je ne la connais réellement que d'aujourd'hui. Et j'allais volontairement renoncer à tant de grâce et de dévouement ! Oh ! je veux marquer un jour comme celui-là en réalisant un acte sérieux, qui se fait prudemment à tout âge. (Il se place à une table à écrire à droite ; il tire de son portefeuille un papier qu'il examine.) Oui, c'est bien cela, je n'ai plus qu'à remplir mes principales dispositions testamentaires, qui sont déjà indiquées... (Se dictant à lui-même.) « Je donne et lègue par le présent testament olographe, cejourd'hui jeudi treize avril mil huit cent vingt-cinq, pour eux et les leurs, à mademoiselle Amélie-Sophie Leval de Bordeaux, dite femme Franck, et à monsieur Léon-Joseph Vane de Dunkerque, actuellement résidant en mon hôtel, rue de la Harpe, numéro 14, à Paris, toute ma fortune mobilière et immobilière. Ils partageront cette fortune le plus également possible, en supportant les diverses charges ci-après détaillées. » (Cessant d'écrire.) Mais rien pour Serpillard, rien pour Charlotte... Je terminerai les clauses accessoires chez mon notaire ! Hâtons-nous avant... Ah ! j'oubliais... (Reprenant le portefeuille qu'il avait posé à côté de lui, et après qu'il a plié et remis son testament dans sa poche.) Prenons note sur ce portefeuille de ce que je viens d'écrire, et la date du dépôt... (Il écrit.) Plus tard, je transcrirai plus sûrement cette note, que j'anéantirai ici... Voilà qui est fait... et maintenant... (Se retournant avec surprise.) Qui va là ?... (Il repose par mégarde son portefeuille sur la table, en se levant il l'y laisse.)

SCÈNE VIII.

VANE, DERVIL.

DERVIL.

Ah! ah! c'est vous, monsieur Vane... (Le fixant.) Ah çà! mais, votre visage a l'air bien ténébreux... auriez-vous donc appris quelque fâcheuse nouvelle ?

VANE.

Depuis quelques jours déjà, monsieur, j'hésite à vous apprendre...

DERVIL.

Quoi donc?

VANE.

Croyez que c'est avec le plus grand regret... Mon attachement...

DERVIL.

Je devine.

VANE.

Ah! tant mieux, monsieur, cela diminuera ce que j'éprouve de pénible...

DERVIL.

Oui; mais, rassurez-vous, il n'en est plus rien. Elle ne part pas, mademoiselle Leval... N'étiez-vous pas effrayé pour moi de cette séparation?...

VANE.

Vous vous trompez, monsieur, et si j'osais risquer une observation et non un conseil, je vous dirais, au contraire... et qu'en outre, je viens prendre congé de vous.

DERVIL, surpris.

Bah! je ne crois pas ce que vous m'apprenez, monsieur Vane...

VANE.

Rien n'est pourtant plus vrai; je n'oublierai jamais, croyez-le, toutes vos bontés pour moi, pour ma pauvre famille... Non, je n'oublierai jamais cela; mais voyez-vous, monsieur Dervil, mon bienfaiteur, je ne puis demeurer davantage parmi des gens qui vous trompent et dont vous avez tout à redouter.

DERVIL, souriant d'abord, sérieux ensuite.

Ah! monsieur Vane!... Mais, cependant, avec de telles idées d'inquiétude, c'est une singulière affection que la vôtre, vous en conviendrez, que d'abandonner ses amis à l'heure du danger.

VANE.

Oh! monsieur, je vous défendrais avec courage en face d'un ennemi; mais il me semble qu'il se trame quelque chose dans l'ombre, contre vous, contre moi-même... J'avoue que je crains qu'on ne cherche à mettre mon dévouement en doute... qu'on ne m'accuse... que sais-je?

DERVIL.

Vous exagerez, mon cher Vane...

VANE.

Mais le respect que je porte à vos déterminations m'enjoint aussi de me taire.

DERVIL.

Allons, vous leur en voulez peut-être pour quelque blessure particulière.

VANE.

Effectivement, je leur en veux beaucoup, mais à cause de vous, monsieur.

DERVIL.

Vous resterez, monsieur Vane.

VANE.

Si mademoiselle Leval et les siens....

DERVIL.

Une condition?

VANE.

Non, monsieur, c'est un choix que je vous offre respectueusement.

DERVIL, à part.

Ah çà! mais il faut donc que je retienne tout le monde chez moi!...

VANE.

Acceptez mon départ, je vous prie, monsieur; aussitôt qu'un autre...

DERVIL, affectueusement.

Et moi, je vous dis, enfant que vous êtes, qu'ici, tout à l'heure, nous nous mettrons tous quatre à table.

VANE.

De grâce, monsieur...

DERVIL.

Comme il vous plaira pour le dîner; quant au reste, je vous déclare que cela ne sera pas; au revoir, mon ami, au revoir! (Il sort par la droite.)

SCÈNE IX.

VANE, seul.

Oui, c'est une grande douleur pour moi que de m'éloigner de monsieur Dervil; mais il le faut absolument... j'ai trop l'air aux yeux du monde de partager leurs infamies! Ce Serpillard qui, dit-on, est l'amant de... cette Charlotte, avec son âme damnée... Et je coudoierais encore et à chaque instant les exploiteurs de l'effronterie et du vice! Non, non, je ne souffrirai pas plus longtemps, et j'en ai assez dit à monsieur Dervil pour le faire réfléchir et pour lui prouver ma reconnaissance.

SCÈNE X.

SERPILLARD, VANE.

SERPILLARD, avant d'entrer par le fond.

Non, non, ne m'annoncez pas, je vous dis que c'est inutile. (En entrant.) Que diable! je n'entre pas en cérémonie où je suis connu. (Apercevant Vane.) Tiens, c'est Vane.

VANE, piqué. A part.

Insolent! (Haut.) Oui, monsieur Serpillard.

SERPILLARD.

Vous paraissez vexé, mon cher?

VANE.

Beaucoup.

SERPILLARD.

Ah! et pourquoi donc?

VANE.

Si vous étiez entré une minute plus tard, je ne le serais pas.

SERPILLARD.

Expliquez-moi cela.

VANE.

C'est que toute fois que je vous rencontre, j'aimerais mieux ne pas vous rencontrer; j'allais sortir.

SERPILLARD.

Bah! c'est amusant ce que vous me dites là... Mais sur quelle herbe avez-vous donc foulé, mon petit?...

VANE, avec expression.

Je désirerais, monsieur, qu'entre mon pied et l'herbe que je foule, il y eût certain serpent à écraser.

SERPILLARD.

Écrasez, mon cher, écrasez!

VANE.

Peut-être, dans l'avenir...

SERPILLARD.

Tous les serpents ne valent rien...

VANE.

Surtout ceux qui mordent sans prévenir. (Il remonte la scène.)

SERPILLARD, à part.

Ils seraient bien bêtes s'ils faisaient autrement. (Haut.) Vous me quittez déjà?...

VANE, revenant.

Oui, monsieur, et réjouissez-vous, car dans quelques jours...

SERPILLARD.

Dervil vous?...

VANE.

Je veux partir.

SERPILLARD.

Nous nous reverrons sans doute?

VANE, avec intention.

Un jour peut-être, je l'espère!... (Il sort.)

SERPILLARD, le regardant s'éloigner.

En attendant, c'est une fameuse chance pour nous que cet être-là s'en aille.

SCÈNE XI.

SERPILLARD, SOPHIE, entrant par la gauche.

SERPILLARD.

Tudieu! quelle toilette!

SOPHIE.

Elle est pourtant la conséquence d'une contrariété; cela vous étonne n'est-ce pas?

SERPILLARD.

Toujours de la brouille; bon. (Mystérieusement.) Il est sorti?...

SOPHIE.

Oui, Charlotte vient de me le dire. Il est chez son notaire.

SERPILLARD.

Alors... (Il fait mine de l'embrasser.)

SOPHIE, avec impatience.

Il s'agit bien de cela!... je ne *déménage* pas!...

SERPILLARE.

Par exemple, ceci est du nouveau!... (Avec emphase.) Vous m'aviez promis, madame!...

SOPHIE, sur le même ton.

Qu'est-ce que je vous ai promis, monsieur?...

SERPILLARD.

De chercher un autre lieu pour abriter votre tête, pour laquelle je donnerais la mienne.

SOPHIE.

Ensuite?

SERPILLARD.

De faire en sorte que cette belle et adorée tête, en sortant d'ici, reposât sur la soie et le duvet, comme on dit dans le grand genre, avec beaucoup de ce qui procure ce duvet et cette soie...

SOPHIE.

Après?

SERPILLARD.

Que nous enverrions madame Charlotte à la fontaine de Jouvence, pour reverdir, rajeunir, etc....

SOPHIE.

Est-ce tout?

SERPILLARD.

Qu'alors, libre, et comblant enfin mes vœux, nous abandonnerions cette vie aventureuse, pour goûter le plus longtemps possible, dans les chaumières de Paris et des environs, le charme de la philosophie... et des bonnes choses.

SOPHIE.

Eh bien?

SERPILLARD.

Eh bien?

SOPHIE.

Nous partirons, soyez tranquille...

SERPILLARD.

Quand?...

SOPHIE.

Peut-être plus tôt que vous ne pensez...

SERPILLARD.

Tout cela ne m'explique pas...

SOPHIE.

Eh bien! oui, des idées me sont venues en parlant à monsieur Dervil il n'y a qu'un instant, après une de ses colères. Madame Charlotte est entièrement d'avis de ne plus trop se presser. Je songe, me disait-elle, à ma toilette, à une affaire qui peut être d'une grande importance pour nous trois... Donc, attendons pour nous séparer de Charlotte.

SERPILLARD.

A la bonne heure... Mais, c'est égal, nous ne devons pas trop nous amuser en route....

SOPHIE.

Aussi bien, aurai-je l'œil, l'oreille et les pensées au guet.

SERPILLARD.

C'est très-bien.

SOPHIE.

Si au moins nous étions débarrassés de ce Vane que je déteste.

SERPILLARD.

Il va déguerpir...

SOPHIE.

Qui vous a dit cela?

SERPILLARD.

Lui-même.

SOPHIE.

Et pourquoi?

SERPILLARD.

Parce que nous le gênions sans doute.

SOPHIE.

Raison de plus pour attendre...

SERPILLARD.

Que ce pompier-là ne soit plus à même de porter secours en cas d'incendie, n'est-ce pas?

SOPHIE.

Précisément; mais jusqu'alors tolérons-le, même à cette table, où je pense qu'il va prendre place à côté de nous.

SERPILLARD.

Quelle table?

SOPHIE.

Armand nous invite tous à l'occasion de sa fête.

SERPILLARD.

Très-bien.

SOPHIE.

Serpillard, nous sommes...

SERPILLARD.

Je ne dis pas le contraire, ma future Sophie... Mais je crois entendre la voix de notre général en chef...

CHARLOTTE, en dehors.

C'est bien, c'est bien; on servira quand monsieur sera de retour. (Elle entre par le fond.)

SCÈNE XII.

SOPHIE, CHARLOTTE, SERPILLARD.

CHARLOTTE, leur présentant à chacun la main.

Pardon, excusez-moi; mais les trois font la paire... Qu'en pensez-vous?

SERPILLARD.

La paire et demie, dame Charlotte.

CHARLOTTE, à Sophie.

Chère petite... va! je l'aime comme ma fille.

SERPILLARD.

Ce l'est peut-être.

CHARLOTTE, sérieusement.

Jusqu'alors, moi Charlotte Rainette, de Carcassonne, je ne suis pas mariée.

SERPILLARD.

C'est égal, on vous dit toujours *madame*, par respect. Quant à moi, je ne sais d'où je sors.

SOPHIE.

C'est plus poétique...

CHARLOTTE, avisant le bouquet sur la table. A Sophie.

C'est le bouquet de monsieur Serpillard que vous venez d'offrir à monsieur Dervil?... c'est joliment bien cela... (Apercevant le portefeuille.) Tiens! à qui ce portefeuille? à vous? A vous?... (Signe négatif de Serpillard et de Sophie.) Alors cela signifie qu'on peut le visiter en dehors et... en dedans.

SERPILLARD.

Qu'on peut?... c'est-à-dire qu'on doit!...

CHARLOTTE.

Il faut bien savoir à qui il appartient...

SERPILLARD.

Et s'il vaut la peine qu'on le rende.

SOPHIE, s'approchant et l'examinant.

C'est d'Armand... je le reconnais.

CHARLOTTE.

Motif de plus pour voir...

SERPILLARD, à Sophie.

Qu'en dites-vous?...

SOPHIE.

Rien.

CHARLOTTE, le maniant, le retournant.

Crac! le voilà ouvert... Il est neuf... rien dedans que des feuilles blanches.

SERPILLARD.

Nous sommes volés!

SOPHIE.

Dieu nous punit...

SERPILLARD.

Plutôt le diable.

CHARLOTTE.

Attendez donc... attendez donc que je mette mes lunettes.

SERPILLARD.

Si vous vouliez...

CHARLOTTE.

Non; c'est moi qui ai trouvé, c'est moi qui veux lire. (Mettant des lunettes, elle lit bas et s'affaisse sur un fauteuil.)

SERPILLARD.

Vous voyez bien que vous ne pouvez pas; je vais moi-même... (Il prend le portefeuille et lit haut.) Note. « Je donne et lègue par le présent testament olographe, cejourd'hui, jeudi 13 avril 1825, pour eux et les leurs, à mademoiselle Amélie-Sophie Leval de Bordeaux, dite femme Franck, et à monsieur Léon-Joseph Vane, de Dunkerque, actuellement résidant en mon hôtel, rue de la Harpe, n° 14, à Paris, toute ma fortune mobilière et immobilière. Ils partageront cette fortune le plus également qu'il leur sera possible, en supportant les diverses charges ci-après détaillées...» Plus rien d'écrit!... Ah si! (Lisant.) « Déposé aujourd'hui même à l'étude de Mᵉ Carmet, notaire, rue des Prouvaires, n° 44. (D'un ton sombre.) Aujourd'hui même, ce jeudi, 13 avril 1825. » Et rien pour Serpillard!

CHARLOTTE, du même ton.

Aujourd'hui même! mais c'est-à-dire que nous y sommes à ce jour... Et rien non plus pour Charlotte! Voilà donc pourquoi sa joie en sortant!...

SOPHIE, à part.

La moitié de la fortune d'Armand !...

CHARLOTTE.

Ce poids m'écrase! (Elle repose le portefeuille que Serpillard lui avait remis, et revient sur la scène comme précédemment, au milieu.)

SERPILLARD, raillant un peu.

Que votre part vous soit légère, dame Charlotte !

CHARLOTTE.

Comme la vôtre, monsieur Serpillard!

SERPILLARD.

Oh moi! quand Dervil redeviendra poussière... je suis tranquille, car tout ce que nous avons, mademoiselle Sophie et moi, nous le partagerons, n'est-ce pas, mademoiselle? (Il sourit.)

CHARLOTTE, avec quelque colère concentrée.

Oui, riez... riez...

SERPILLARD, empressé auprès de Sophie.

Ah! il voulait me laisser toujours gueux comme je suis, ce Dervil! mais il n'aura pas réussi, n'est-ce pas, mademoiselle Sophie? et il s'en repentira tôt ou tard... car enfin... on a des amis ou on n'en a pas.

CHARLOTTE, à part.

Et rien, rien pour moi! Oh! le ladre! (A partir de cet endroit, tout ce que disent Charlotte, Sophie, Serpillard, doit être à demi-voix, mystérieux, concentré.)

SERPILLARD, d'un air protecteur.

Ne vous inquiétez pas, *mame* Charlotte.

CHARLOTTE, poursuivant sa pensée.

Et l'autre moitié pour ce Vane!... Oh! qu'est-ce qui me trotte donc par la tête?...

SERPILLARD.

Allons, ne vous désolez pas; nous ferons quelque chose pour vous.

CHARLOTTE, le fixant profondément.

Et quand, s'il vous plaît?

SERPILLARD.

Dam! je ne sais pas... Mais qu'est-ce que vous avez donc à me regarder si fixement?

CHARLOTTE.

Et vous, et mademoiselle, qui reste là comme une statue?

SERPILLARD.

Moi? mais...

SOPHIE, avec une certaine inquiétude.

Moi, je pense que monsieur Dervil va rentrer.

CHARLOTTE, avec une concentration égarée, les attirant à elle tous deux.

Oh oui! il va rentrer; et il n'y a pas un instant à perdre; et j'en veux ma part de cette fortune, entendez-vous bien? j'en veux ma bonne part!

SOPHIE.

Que voulez-vous dire? êtes-vous folle?

CHARLOTTE.

Vous m'avez comprise!!!

SOPHIE.

Je vous jure...

CHARLOTTE.

Écoutez-moi!

SERPILLARD, avec inquiétude.

Voyons... qu'est-ce que c'est?

CHARLOTTE.

Aimez-vous bien attendre l'un et l'autre?

SERPILLARD.

Quoi attendre?

CHARLOTTE.

L'or qui peut tout.

SOPHIE.

Si cela ne dépendait que de nous...

CHARLOTTE.

Écoutez-moi, vous dis-je... Il faut agir... promptement... l'occasion est venue, il faut la saisir...

SOPHIE.

Quelle occasion?

CHARLOTTE, s'animant de plus en plus.

Il va y avoir ici un repas, des flacons, de l'ivresse...

SERPILLARD.

Eh bien?

CHARLOTTE, sourdement.

Eh bien! il faut que tout cela nous enivre d'avance, et assez pour que nous ne songions qu'à une chose...

SOPHIE.

Que nous proposez-vous?

CHARLOTTE, hardiment.

Ce que nous sommes tous trois dans le cas de faire, et puisque le hasard nous favorise...

SERPILLARD.

Et nous entraîne...

CHARLOTTE.

A la bonne heure!

SERPILLARD.

Non, ne reculons pas! (Sophie s'assied agitée, la tête dans ses deux mains.) Je suis à vous (Allant à Sophie.) Mademoiselle, c'est pour votre bonheur... (Revenant à Charlotte.) Mais comment?...

CHARLOTTE, mystérieusement.

Chut!... par le sommeil!...

SERPILLARD.

C'est donc avec du... que...

CHARLOTTE.

Oui!

SERPILLARD.

Vous en avez donc?

CHARLOTTE.

Toujours!

SERPILLARD.

O merveille! mais il nous faudrait quelqu'un qu'on soupçonnât à notre place.

CHARLOTTE.

Ce quelqu'un est trouvé.

SERPILLARD.

Bah! et qui donc?... Oh! je devine...

CHARLOTTE.

C'est cela... une petite lettre que mademoiselle lui a écrite.

SOPHIE, se levant précipitamment.

Oh! non! non! c'est impossible! cela ne sera pas!

CHARLOTTE, à Sophie, et d'un ton de reproche dédaigneux.

Silence! les femmes ne parlent pas, ici. (Sophie va retomber sur la chaise près de la table.)

SERPILLARD, à Sophie.

Sophie, voyons, c'est pour notre avenir. (A Charlotte.) Et où est cette lettre? l'a-t-il?...

CHARLOTTE.

Pas encore... j'attendais la circonstance... je la décachète comme s'il l'avait reçue. (Elle la lui montre et la décachète.) Et aussitôt que...

SERPILLARD.

Très-bien!

CHARLOTTE, lentement et avec expression.

Et c'est moi qui...

SERPILLARD.

Encore mieux! (A part.) Ah! ce Dervil nous oubliait!

CHARLOTTE.

Il reste une dernière formalité à remplir.

SERPILLARD.

Laquelle?

CHARLOTTE, allant à Sophie.

Écrivez encore, mademoiselle.

SOPHIE.

Jamais!... que voulez-vous que j'écrive? Ah! j'ai la tête perdue!

CHARLOTTE, à mi-voix.

Allons, du courage, n'ayez pas peur... ce n'est pas pour votre mal. (Sophie toute tremblante écrit machinalement sous la dictée de Char-

lotte, à gauche.) « Moi, Amélie-Sophie Leval, dite femme Franck, » déclare et promets payer à première réquisition de mademoi- » selle Charlotte Rainette, de Carcassonne, la somme de vingt » mille francs... Bon pour... » Signez.. Vous voyez que je ne suis pas ambitieuse... (A part.) Pour ne pas éveiller les soupçons. (Haut.) Maintenant, fermes tous trois, l'instant approche... Ah! j'oubliais... le service de la table se fait aujourd'hui sous ma direction. (A Serpillard.) Occupez-vous de monsieur Vane. (A Sophie.) Mademoiselle... Mais j'entends monsieur... le calme sur les visages.

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, DERVIL, entrant par le fond, suivi de Vane ; il va de suite à son portefeuille et le met dans sa poche.

CHARLOTTE, allant à l'issue du fond.

La table ! (On apporte une table somptueuse. Charlotte sort.)

DERVIL.

Ah! bien !... je vous trouve justement réunis, mes amis véritables, ma seule famille. (Il serre la main de Serpillard. — Indiquant Vane.) Il ne voulait pas venir, le songe-creux qu'il est... mais enfin, je l'ai décidé. (Vane se tient à l'écart.) Allons, morbleu ! de la gaîté, de l'entrain, du bonheur ! (A Sophie.) Mais, ma chère amie, vous avez l'air souffrant...

CHARLOTTE, rentrant et intervenant avec empressement.

La petite scène de ce matin... monsieur sait... cela ne durera pas...

DERVIL.

Je l'espère bien... chère Sophie.

SERPILLARD, affectant le calme.

Allons, mademoiselle.

DERVIL.

Oui, à table ! Sophie à ma gauche; vous, Vane, à ma droite.

VANE, à part.

Oh ! je souffre !

DERVIL, à Vane.

Merci, mon ami... dorénavant vous les jugerez mieux et vous en serez récompensé. (A Charlotte.) Madame Charlotte, allons, qu'on serve, et qu'on serve bouillant... et du champagne à flots. (Ils se placent tous quatre. Serpillard à la gauche du théâtre, regardant avec inquiétude de temps en temps. Charlotte aussi à gauche.)

CHARLOTTE, quittant une console à gauche où plusieurs choses ont été déposées par les Domestiques au moment de sa sortie, et après avoir fait mine de verser quelque chose dans un verre.

Oui, monsieur. (Les Domestiques servent. S'approchant de Serpillard.) C'est fait ! (Ces mots doivent être bien accentués, mais à voix basse.)

SERPILLARD.

A la santé de monsieur Dervil !

L'ANNIVERSAIRE

ACTE II.

Autre salon qu'au premier acte, mais toujours somptueux. — Sur le second plan, une autre pièce où l'on voit danser au lever du rideau. — On entend l'orchestre plus éloigné. — Lustres partout. — Issues diverses.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERVIL pâle, HENRI. Dervil est assis nonchalamment sur un canapé à gauche. — Henri vient du salon où l'on danse. La porte se ferme sur lui. — Encore un instant la musique.

HENRI.

Vous m'avez fait appeler, mon père?

DERVIL.

Oui, mon cher Henri!... Assieds-toi là et causons un peu, pendant que je vais respirer de ce bon air qui n'est pas au salon où l'on danse...

HENRI.

Avec bonheur, mon père. (Il s'assied.)

DERVIL.

Sais-tu, mon enfant, que tu es déjà d'une raison... A ton âge, je ne te valais pas... Livré à moi-même avec une assez grande fortune que, Dieu merci! je t'ai conservée intacte, j'ai mené une vie passablement agitée, jusqu'à ce que la Providence m'ait envoyé une terrible leçon dont je sus enfin profiter..... car j'épousai bientôt après celle qui depuis m'a entouré de l'amour le plus vrai.

HENRI.

Oh! oui... ma mère, c'est le ciel ici-bas.

DERVIL.

Dont tu es l'ange.

HENRI.

Oh! vous ne devez pas tant me louanger, mon père, qu'on doit vous absoudre; car vous étiez seul, tandis que moi...

DERVIL.

Merci de ton indulgence.

HENRI.

Un fils n'a pas à être indulgent pour son père, il l'aime, voilà tout..

DERVIL.

Tu es charmant... Henri.

HENRI.

Est-ce un ordre que vous avez à me donner, mon père ?

DERVIL.

Non... Ce soir, double anniversaire de ma fête et de mon mariage, du treize avril mil huit cent vingt-six, et comme preuve de ma confiance en ta raison, je veux te dire que, si jusqu'à présent tu as ignoré un événement dont le souvenir m'est encore pénible, c'est parce que je reculais sans cesse pour mettre en ton âme quelque chose d'amer. Eh bien ! ce soir, il me semble qu'il est temps que je parle.

HENRI.

J'écoute, mon père.

DERVIL.

Te rappelles-tu m'avoir entendu dire que les empoisonneurs étaient les plus lâches des assassins ?

HENRI.

Oui, et j'ai même observé votre ton étrange.

DERVIL.

Eh bien ! tu ne te trompais pas... car je ressentais, en effet, pour mon propre compte...

HENRI.

Vous, mon père !... (Tous deux se lèvent.)

DERVIL.

Oui... On a cherché à attenter à mes jours par le poison... Il y a de cela vingt ans.

HENRI.

Oh !... Et quel est donc le misérable ?

DERVIL.

Ils étaient trois... Deux femmes et un homme... deux femmes, dont l'une jurait m'aimer.

HENRI.

Infamie !

DERVIL.

Et au milieu d'un repas intime, après avoir été généreux et confiant, le treize avril mil huit cent vingt-cinq, un jeudi, comme aujourd'hui... ils tentèrent leur crime.

HENRI.

Vous me faites frémir... (Lui prenant la main.) Heureusement que je vous tiens la main... que c'est bien vous !...

DERVIL.

Cher Henri !... Tout à coup je fus pris d'un violent étourdissement qui me terrassa...

HENRI.

Les monstres !

DERVIL.

Je revins à moi... mais vois-tu, mon enfant, ce qu'il y eut de plus profondément pervers... oh! oui, les misérables... ce fut, par une machination odieuse, de faire peser les soupçons sur un innocent... sur ce pauvre Vane, qui nous est si dévoué...

HENRI.

Oh!

DERVIL.

Et qui eut à subir deux mois de détention préventive... Enfin il nous est revenu.

HENRI.

Combien vous avez dû souffrir!

DERVIL.

D'autant plus que j'aimais... Oh! prends garde!...

HENRI.

Mais pourquoi donc ces scélérats?...

DERVIL.

Parce qu'ils savaient que j'avais donné par testament la moitié de ma fortune à l'un d'eux, qui sans doute devait partager avec les autres... Le reste, je le léguais à Vane... tu comprends alors... Oui, j'avais fait cela dans une de ces heures de jeunesse où nous voyons tout en beau.

HENRI.

Mais ce crime fut puni?

DERVIL.

Les trois coupables en furent effrayés et prirent la fuite d'abord...

HENRI.

Leurs noms, mon père, leurs noms?

DERVIL.

Sophie Leval, Charlotte Rainette et Léon Serpillard... Sophie Leval fut condamnée à vingt ans de réclusion comme complice, car, d'après sa déclaration, ce serait Charlotte qui aurait elle-même...

HENRI.

Et où subit-elle son châtiment?

DERVIL.

Je l'ignore... Quant aux autres, toutes recherches ont été jusqu'alors infructueuses.

HENRI.

Oh! je les trouverai, moi.

DERVIL.

Ecoute! (On entend une sonnette éloignée.) Je crois que ta mère s'impatiente de notre absence..... c'est elle sans doute qui sonne l'antichambre

SCÈNE II.

DERVIL, HORTENSE, HENRI.

HORTENSE.

Vous êtes aimables, messieurs... me laisser ainsi présider seule à notre soirée!... Quand je dis seule, heureusement que ma sœur et Augusta sont là... Augusta, dont je suis ravie... C'est la première fois que je vois cette jeune fille à un bal depuis qu'elle nous est confiée; mais c'est le bon ton, vraiment accompli.

HENRI, à part.

O ma mère! que de bien vous me faites!...

DERVIL.

Et vous avez traversé tout ce monde sans être accompagnée?...

HORTENSE.

Non, mon ami; monsieur Vane m'a donné le bras jusqu'à la porte de ce salon... Ne vous a-t-il pas paru bien préoccupé, ce soir, monsieur Vane?... Au reste, je me trompe peut-être... Mais vous, messieurs, plus je vous examine, plus je vous trouve un air de deuil... Pourquoi donc étiez-vous loin de nous?

DERVIL.

Henri va vous le dire, mon Hortense bien-aimée, et ne vous en effrayez pas d'avance... Moi, je vais reprendre un instant votre place; ne tardez pas, car je suis un maître de maison là où vous êtes un gracieux mélange de dignité et de bienveillance. (Il l'embrasse.)

HORTENSE.

Cher Armand! je suis ce que vous m'avez faite.

DERVIL.

A bientôt. (Il sort.)

SCÈNE III.

HORTENSE, HENRI.

HENRI.

Si vous saviez, ma mère, combien j'aime à entendre vous donner des éloges, c'est-à-dire vous rendre justice!... Mon cœur, qui souffrait, s'en trouve rafraîchi.

HORTENSE.

Toi souffrir! Et pourquoi?

HENRI.

Je sais tout, ma mère.

HORTENSE.

Quoi donc?

HENRI.

L'affreuse histoire de l'empoisonnement!...

HORTENSE.

Ton père a bien fait de te la dire, car à présent que ton âge est celui dont les passions font leur proie, oh!... oui, mon cher Henri, que ce déplorable épisode de l'existence de monsieur Dervil te soit un précieux enseignement pour l'avenir... Notre amour te surveille, il est vrai... nous n'avons que toi... mais vois-tu, mon fils, il y a le génie du mal que tout jeune homme de cœur doit aussi combattre.

HENRI.

Ah! oui... Et puis savez-vous comment je ferai pour suivre vos excellents conseils?... Eh bien, ma mère, je vous dirai tout.

HORTENSE.

Tu me diras tout, bien sûr?

HENRI.

Vrai, comme je vous aime et comme je remercie Dieu d'être votre enfant.

HORTENSE.

Je te crois, et voilà que déjà je lis dans tes yeux que tu as quelque chose à me confier.

HENRI.

Et vous avez sans doute aussi deviné quelle est cette chose.

HORTENSE.

Peut-être! Tu aimes, Henri...

HENRI.

Comme un fou, ou plutôt, non, comme quelqu'un qui est plein de raison, puisque pendant que mon père était là, vos douces paroles sur une personne...

HORTENSE, *d'une surprise contrariée.*

Augusta?...

HENRI.

Je l'aime!... Ah! je l'aime autant que je crains de vous déplaire!...

HORTENSE.

Mais tu n'y songes pas, mon ami!... Quoi! Augusta qui n'est rien pour nous qu'une charmante orpheline que madame de Limeuil, notre amie, a fait élever et qu'elle nous a confiée pendant un mois de son absence... Quoi! c'est une jeune personne sans famille, sans nom avoué, que ton cœur a choisie... Encore un coup, mon pauvre enfant, tu n'y as pas songé.

HENRI.

O ma mère! que vais-je devenir si vous me parlez ainsi?...

HORTENSE.

Allons, mon fils, j'espère que cet amour n'est point sérieux, et qu'une fois Augusta rendue à madame de Limeuil...

HENRI, tristement.

Pas un mot de plus, je vous en supplie. Frappez-moi dans mon amour si vous le voulez, vous en avez le droit, mais ne me dites pas comment vous le ferez... ne me dites pas surtout que je ne verrai plus Augusta... ne me dites pas que je n'aurai plus de ces entretiens, de ces échanges de regards qui font vivre et qui sont autant de fleurs jetées sur le souffle que Dieu nous donne... Ah! si vous devez me priver de tout cela, ôtez-le-moi, ma mère; mais, par pitié, ne me le dites pas!... (Il porte son mouchoir à ses yeux.)

HORTENSE, à part.

Comme il l'aime!... ne le désespérons pas... (Haut.) Mais tu pleures, je crois, mon cher Henri, mon fils!... Tu pleures, toi que j'estimais déjà un homme courageux, résolu!...

HENRI.

Oui, je pleure... et permettez-moi d'en être fier... Je voudrais que chacun vît mes larmes, car je les répands parce que vous dites qu'Augusta est sans famille et sans nom... je les répands en crainte du mépris qui pourra peut-être s'en attacher à elle... Oh! oui, je pleure, parce que nous allons être séparés... Oh! ma mère! ma mère!... vous me rendez bien malheureux!...

HORTENSE, très-émue.

Je te rends malheureux!... Oh! ne me frappe pas ainsi à ton tour... Bien malheureux, dis-tu, quand tu as le sein d'une mère pour te consoler... quand cette mère fera tout ce qui lui sera possible, plus peut-être qu'elle ne le devrait, pour t'éviter un chagrin, une larme... Je te rends malheureux... Ah! mon enfant, mon enfant, je te pardonne, car tu es insensé!...

HENRI.

Oh! pas assez, ma mère, pour ne pas sentir que vous êtes un Dieu aux pieds duquel je m'incline. (Il tombe à genoux.)

HORTENSE, le relevant.

Non, je ne veux pas te désoler, Henri, je ne veux pas éloigner ta confiance par trop de sévérité, je ne veux pas enfin t'imposer de sacrifice; je désire au contraire qu'il devienne en ton esprit un acte de raison. Que de malheurs ne préviendrait-on pas dans les familles en attendant du temps et des conseils ce qu'on exige avec autorité!... Non, mon fils, tu nous entendras, tu pèseras toi-même nos paroles, nous t'attendrons ensuite, et je suis sûre que ce ne sera pas en vain!... N'est-ce pas que tu viendras à ta mère?... Henri, ta mère!... Rentre maintenant au bal; moi, il faut que j'écrive. (Elle se dirige près d'une table.)

HENRI, à part.

Rentrer au bal... la revoir à présent... Oh!...

HORTENSE.

Allons, Henri! du courage!...

HENRI.

Pour vous... oui, pour vous... (*A part.*) O mon Augusta!...

HORTENSE.

Et songe à moi, mon enfant...

HENRI.

Et vous, ma mère, n'oubliez pas l'orpheline... c'est un nom recommandé par le ciel!... (*Il va pour sortir, et regardant madame Dervil avec une expression suppliante.*) Ah!... (*Il sort.*)

SCÈNE IV.

HORTENSE, *seule.*

Quand madame de Limeuil m'a remis Augusta, son trésor, comme elle l'appelle, et qui fait sa consolation dans son veuvage, j'espérais qu'elle n'éblouirait pas Henri aussi rapidement. Je me suis étrangement abusée... le mal est profond, je ne me le dissimule pas!... Oui, Henri a raison... ce nom a droit à une consolation tendre et dévouée; mais pourtant pas jusqu'à... Aussi pourquoi madame de Limeuil ne m'a-t-elle jamais bien raconté d'où lui venait cette enfant?... Hâtons-nous d'écrire à madame de Limeuil. (*Elle se met à écrire à droite.*) « Ma chère belle, » vous nous avez laissé, dans la personne de votre protégée, une » étincelle si gracieuse, qu'elle a mis le feu, vous savez en quel » cœur. Venez vite la reprendre, pour arrêter l'incendie qui » n'est déjà que trop grave. Car monsieur Dervil et moi nous » ne voulons point encore de mariage pour notre Henri. Réta- » blissez votre santé bientôt. Mille politesses affectueuses. Hortense. » (*Cachetant et écrivant l'adresse.*) « A madame de Limeuil, » aux eaux de Bagnères. » (*On entend des éclats de rire; elle sonne, un Domestique paraît.*)

SCÈNE V.

HORTENSE, UN DOMESTIQUE.

HORTENSE.

Qu'est-ce donc que ce bruit? (*Le Domestique ne pouvant s'empêcher de rire.*) Eh bien!

LE DOMESTIQUE.

Pardonnez-moi, madame, mais c'est un monsieur d'un certain âge... qui a l'air de s'être faufilé dans les salons, et qui en jouant aux cartes... Ah! c'est drôle!...

HORTENSE.

Bertrand, vous m'impatientez!...

LE DOMESTIQUE.

En jouant aux cartes, il s'est mouché... Excusez-moi, madame...

HORTENSE.

Est-ce là tout?...

LE DOMESTIQUE.

Non, madame, ses moustaches, qui n'étaient pas vraies, sont tombées dans son mouchoir, puis sur le tapis de la table... (Il rit encore un peu.) Madame aura peut-être remarqué ce monsieur...

HORTENSE.

Pourquoi cela?

LE DOMESTIQUE.

Parce qu'il n'est pas de premières façons.

HORTENSE.

Messieurs Dervil étaient-ils présents?

LE DOMESTIQUE.

Non, madame.

HORTENSE.

Et monsieur Vane?...

LE DOMESTIQUE.

Non plus.

HORTENSE.

Il suffit; pour la poste, de suite. (Elle lui remet la lettre.) Allez... (Le Domestique sort par l'issue de droite.) C'est bizarre!... quel peut être cet homme?... je vais savoir moi-même... (Elle sort par une porte rapprochée du fond à gauche.)

SCÈNE VI.

SERPILLARD, entr'ouvrant avec précaution une porte à côté du salon de danse, à droite. Il est bien vêtu et bien vieilli. Il pose son chapeau sur une chaise, à droite.

Personne!... Bon!... ouf!... enfin, je me suis échappé!... j'espère bien que cette fois on ne m'a pas suivi et qu'on me croit à présent rue des Champs, point de numéro... Ont-ils ri, les imbéciles! (Remettant ses moustaches.) Si elles tombent cette fois, c'est que je serai tombé moi-même avec elles... Maintenant... changeons de ceci... (Il sort de sa poche une demi-perruque rousse qu'il met à la place d'une noire qu'il a.) Évidemment, je suis las de ma vie, pour venir ainsi risquer de la brûler aux lumières de leur bal... et j'ai bien peur que ce Vane... comme il me regardait tout à l'heure! Quant à Dervil, il ne se doute de rien, reste d'habitude de confiance, quoique j'aie été assez près de lui et de son fils pour entendre qu'il ne voulait pas de son hymen avec la petite Augusta, le seul enfant de cette Sophie Leval, qui n'a rien tenu de ses belles promesses qu'elle m'avait faites. C'est tout simple. J'étais pauvre, et en quittant Dervil, elle m'a préféré à un homme riche, la vénale! Et la jeune innocente est résultée de cette ingratitude. Sophie doit bientôt sortir de sa prison. Elle n'a pas eu la même chance que moi, qui apprends beaucoup dans mon indépendance, excepté pourtant ce que Charlotte est devenue depuis l'affaire en question. Allons, rafraîchissons-nous un peu, en attendant monsieur Henri, après la contredanse... (Il

prépare une orange qu'il tire de sa poche) car je lui ai glissé dans l'oreille que j'avais à lui parler de l'objet de sa passion; il m'a indiqué ce lieu avant qu'on ait ri de moi... (Il va à droite.) Oui, c'est cela, une issue sur un escalier dérobé qui communique à la cour... (Revenant en scène.) Mais, pour en revenir à la petite, je voudrais bien savoir si c'est véritablement celle de Sophie... et si, comme on l'a dit dans le temps, elle a, dès sa naissance, une marque d'étrange destinée à la main droite... (Regardant partout.) Pas seulement un misérable secrétaire, ici, pour faire prendre patience... et autre chose... Mais, j'entends quelqu'un, je crois, et... par cet escalier... (Il se dirige à droite.) Ah! Serpillard! Serpillard!...

SCÈNE VII.

SERPILLARD, CHARLOTTE, bien vieillie presque en haillons, entrant par la droite.

SERPILLARD, reculant stupéfait.

Qu'est-ce que c'est que ça, mon Dieu!...

CHARLOTTE, surprise elle-même et d'un ton patelin.

Excusez-moi, mon doux monsieur...je suis une indigne vieille qui me trompe toujours de porte.

SERPILLARD.

Où voulez-vous donc aller, ma mie?...

CHARLOTTE.

Chez madame la portière, monseigneur... mais la vue n'y est plus... et je vois que...

SERPILLARD.

Elle est fameuse, celle-là!... Depuis quand, s'il vous plaît, les concierges logent-elles au premier, au fond d'une cour?... pourquoi pas sur les toits, pour tirer le cordon aux moineaux?...

CHARLOTTE, avec un étonnement feint.

Comment! je suis au premier! moi, la dernière des dernières!... Oh! je m'en casserais bien la tête... et si cela pouvait plaire à monsieur le duc... (Elle passe assez vivement à gauche.)

SERPILLARD.

Non, grand merci! Mais, dites-moi, la vieille, si les yeux vous manquent, il paraît que les quilles sont solides... Que demandez-vous?...

CHARLOTTE, à part.

C'est un singulier mot, pour un seigneur, des quilles!... Voyons donc un peu que je regarde sa boule!... (Regardant bien Serpillard.) Ce que je demande?...

SERPILLARD.

Oui... (A part.) Il me semble avoir vu remuer ce bec-là quelque part... (Haut.) Eh bien?

CHARLOTTE, avec quelque hésitation.

Eh bien! je demande la charité.

SERPILLARD, riant.

Ah! bah! à onze heures du soir!...

CHARLOTTE.

C'est comme vous avez l'honneur de m'entendre. (A part.) Plus je le regarde, et plus... (Haut.) Comme vous voyez, mon costume ne roule pas carrosse.

SERPILLARD.

Et vous vous êtes accrochée à un de ceux qui entraient dans la cour... Et quand vous ne trouvez personne pour vous donner, où vous vous introduisez, vous prenez vous-mêmes, n'est-ce pas, vile race de mendiantes? (A part, après avoir fixé attentivement Charlotte.) Le diable m'emporte! c'est la Carcassonne!

CHARLOTTE.

Ah! si l'on peut dire ça!... ce n'est guère connaître son pauvre monde!... (A part.) C'est lui!

SERPILLARD, se rengorgeant.

Et de qui donc pensez-vous implorer la pitié, bonne femme?

CHARLOTTE, se redressant.

D'une âme de premier choix, bonhomme!...

SERPILLARD.

Plaît-il?

CHARLOTTE, lui tendant la main résolûment.

Bonjour, Serpillard! ça va bien?...

SERPILLARD, à part.

Insolente!... (Décontenancé.) Vous vous trompez, madame, je me nomme baron de Serpeuil.

CHARLOTTE, riant.

Oh! baron! ah! madame! oh! cerfeuil!... c'est-à-dire que vous êtes baron, comme je suis dame... moi, je ne cache pas mon nom... à vous s'entend!... je suis la Rainette; et franche!

SERPILLARD, à part.

Et joliment grise. (Haut.) Allons, retirez-vous...

CHARLOTTE, de plus en plus hardie.

Écoutez-moi bien, mon complice... (Serpillard tressaille.) Si vous continuez encore la mauvaise plaisanterie de ne pas vouloir donner la main à une vieille qui vous reconnaît parfaitement pour avoir été de sa société, comme voilà vingt ans, à peu près, depuis... vous savez, que je mange de la liberté dure comme les pierres, puisque je suis pauvre comme mes guenilles, et que je ne me soucie plus guère de traîner ma misère sur le pavé de Paris, j'appellerai quelqu'un à qui je me dévoilerai tout entière...

SERPILLARD, *à part.*

Charmante image!...

CHARLOTTE.

Et qui vous en servira du baron de Poche-œil.

SERPILLARD.

Chut! voilà ma main... (*A part.*) Pour que la tienne ne fasse pas de griffes! (*Ils se prennent la main.*)

CHARLOTTE.

Allons donc, l'ami!

SERPILLARD, *à part.*

Sorcière, va!...

CHARLOTTE.

Et plus de fierté, bourgeois, ça ne vaut pas ce jus-là... (*Elle lui prend un morceau de son orange qu'il tient à la main.*) Et maintenant que j'ai goûté de votre orange, mon coco, faites-moi l'honneur de me dire comment vous avez si bien recouvert les cordes de votre habit, que vous ressemblez, ma foi, au plus beau mannequin des boulevards!...

SERPILLARD, *d'un air décidé.*

Et vous, Charlotte, par quelle injustice du sort vous trouvez-vous si délabrée?...

CHARLOTTE.

Je suis honnête, moi...

SERPILLARD.

En saluts...

CHARLOTTE.

Mais je compte sur vous pour me *relabrer*... et me déchirer quelques cartouches d'or ou d'argent, mon superbe mandrin.

SERPILLARD.

Taisez-vous!... nous n'avons pas de temps à perdre... écoutez-moi à votre tour...

CHARLOTTE.

Non-seulement je vous écoute, mais je vous admire... avec vos cheveux couleur *carotte.*

SERPILLARD.

Savez-vous où vous êtes, ainsi que moi?...

CHARLOTTE.

Non, parole... où?

SERPILLARD.

Chez Dervil!...

CHARLOTTE.

Dervil-Sophie?

SERPILLARD.

Juste!... Vous tremblez... allons donc!.... partez, et tenez, voilà ma carte, ne la perdez pas!... (En lui remettant sa carte, il laisse tomber une lettre sans s'en apercevoir.)

CHARLOTTE.

Jamais... (Regardant la carte.) Ah! monsieur est à l'hôtel!

SERPILLARD.

Où je prie chaque jour de ne pas être arrêté; mais sauvez-vous, et voilà, en attendant que nous nous revoyions, de quoi changer de chiffons. (Il lui donne une bourse.)

CHARLOTTE

Vous me comblez... au revoir!... (Elle va pour sortir.)

SERPILLARD, la retenant.

Où demeurez-vous?

CHARLOTTE.

Rue Monsieur le Prince, numéro cent un *bis*, au sixième, la porte en face.

SERPILLARD.

Votre nom actuel?

CHARLOTTE.

Mère Prohitas.

SERPILLARD.

Votre état?

CHARLOTTE.

Autant une cour d'assises!... il n'y a que l'âge qui manque, mais ça se voit, mon doux juge... (Répondant.) Chiffonnière honoraire.

SERPILLARD.

Encore un mot... savez-vous quelque chose de Sophie, de sa fille?

CHARLOTTE.

Oui.

SERPILLARD.

C'est bien... à présent, filez vite et que le diable vous garde! (Charlotte sort par où elle est entrée.)

SCÈNE VIII.

SERPILLARD, HENRI.

HENRI, entrant précipitamment par le fond.

Je ne vous connais pas, monsieur, mais vous avez prononcé un nom qui m'attire à vous... Seulement, ne restons pas dans cet appartement... je crains que ma mère ne soit sur mes traces... Venez par ici... (Il l'emmène à gauche.)

SERPILLARD.

Vous avez raison, c'est infiniment mieux; mais... pourquoi pas par là? (Il indique la droite.)

HENRI.

Parce que ma chambre est de l'autre côté.

SERPILLARD.

Y a-t-il une porte de dégagement, à votre chambre... en cas que... vous comprenez?..

HENRI.

Non...

SERPILLARD.

Est-ce que vous ne venez pas de me dire que vous redoutiez la présence de votre mère?

HENRI.

Oui.

SERPILLARD.

Eh bien! comprenez-vous maintenant?... si nous étions surpris... (Affectant le calme.) Pour moi, cela m'est indifférent, je n'ai pas peur...

HENRI.

Tant mieux; car, une fois dans ma chambre, il n'y a de fuite possible que par la fenêtre.

SERPILLARD, à part.

Ah! diable! j'aimerais autant m'en aller...

HENRI.

Mais venez, je vous en prie, me parler d'Augusta... vous êtes sans doute son ami, soyez aussi le mien.

SERPILLARD.

Allons, jeune homme, puisque vous le voulez. (A part.) Je me risque!

HENRI.

Merci... passez vite... (Serpillard jette un regard de regret sur la porte de droite. Tous deux sortent et s'enferment.)

SCÈNE IX.

HORTENSE, seule, ouvrant la porte du fond et entrant.

C'est singulier!... Henri n'est pas là... ou plutôt il n'y est plus, car je l'ai vu sûrement se diriger ici mystérieux et préoccupé. Et puis cet homme, où est-il? cet homme qui a disparu tout à coup... Monsieur Vane sera sans doute plus heureux que moi dans ses recherches... il le trouvera, lui... Je n'ai communiqué à Armand aucune de mes remarques; je ne veux troubler en rien sa tranquillité... Mais qu'a-t-il dit à son fils pendant le court instant qu'ils ont été ensemble? Henri pâlissait; son père était sérieux... Parlaient-ils de?... Pauvres enfants! comme ils

s'aiment !... car j'ai interrogé cette jeune fille... « Ah ! madame, m'a-t-elle répondu avec une larme dans les yeux... oh ! je vous en supplie faites-moi partir... que je ne voie plus monsieur Henri !... » Pauvres enfants !... (Elle aperçoit la lettre de Serpillard, qu'elle ramasse.) Quel est ce papier... (Lisant l'adresse.) A monsieur le baron de Serpeuil, hôtel de la Croix-Rouge, rue du Vieux-Colombier, n° 19, Paris. Je ne connais pas cette personne... et cette lettre décachetée... Voyons ce qu'elle renferme... (Lisant.) « Demain soir, mon bonhomme, il y a fête à l'hôtel Dervil, rue de la » Chaussée-d'Antin, 36 ; la foule y sera grande, je vous en aver» tis, vous pourrez donc facilement passer par-dessus le marché. » Je vous engage, au nom de l'honorable société dont nous fai» sons partie, à lui continuer votre génie ordinaire, qui ne l'est » pas, et surtout à visiter les petits coins qu'on laisse bâiller un » jour de bal. Amusez-les de votre personne, et bonne chance ! » *Associé n° 3, dit Minute. P. S.* Assurez-vous bien *s'il l'aime?* » quelles sont les intentions des parents? On avisera au parti » qu'on en pourra tirer. » — Qu'est-ce que cela signifie ? qui a perdu cette lettre?... c'est ce que je ne tarderai pas à apprendre, je l'espère... Mais où est Henri ? Et monsieur Vane qui ne vient pas me rejoindre !... je ne puis pourtant pas demeurer ici plus longtemps... mon Dieu ! que faire ?... Eh ! mais ! j'y songe... Comment l'idée ne m'en est-elle pas venue d'abord ? Si j'allais encore dans la chambre d'Henri, avant?... Oui, c'est cela... (Elle se dirige à gauche.)

SCÈNE X.

HORTENSE, VANE.

HORTENSE, apercevant Vane.

Eh bien ! monsieur Vane ?

VANE, paraissant contrarié.

J'ai parcouru tous les salons sans rien découvrir, cet homme nous échappe... il est parti...

HORTENSE.

Avez-vous demandé à Bertrand ?... à...

VANE.

Ils n'ont rien vu.

HORTENSE.

Ni mon fils?

VANE.

Ni monsieur Henri.

HORTENSE.

Eh bien ! moi, si je n'ai pas rencontré quelqu'un, j'ai au moins trouvé quelque chose, voyez !

VANE, examinant la lettre que lui remet Hortense.

Le baron de Serpeuil... une société de voleurs... mes soup-

çons se justifient... Plus de doute... c'est lui, le misérable... Oh! je cours... fasse le ciel qu'il ne soit pas trop tard!... (Il garde la lettre et va pour sortir.)

HORTENSE, le retenant.

Vos soupçons? Qui lui? Que voulez-vous dire?

VANE.

Oui... ce Serpillard... un de mes accusateurs, un des empoisonneurs de votre mari... Quelle audace!

HORTENSE.

En effet... cette ressemblance, ce rapprochement dans les deux noms... Oui, vous avez raison, ce ne peut être que lui... Mais, soyez calme, pas de bruit, pas d'esclandre... à nous deux, rien qu'à nous deux...

VANE.

Madame, comme il vous plaira... Seulement, il me semble que nous perdons un temps précieux.

HORTENSE.

Ne vous inquiétez pas, vous dis-je; je ne sais pourquoi, mais j'ai comme un pressentiment qu'ils sont là tous deux. (Elle se dirige où sont Serpillard et Henri, et agitant la porte légèrement.) Oui, fermée...

VANE, avec impatience.

Alors, si vous le permettez, je vais moi-même...

HORTENSE.

Silence! et tenez-vous prêt à tout événement... Laissez-moi faire... (Elle retourne près de la porte.)

VANE, à part.

Ah! personne ne l'arrêtera que moi, l'infâme!

SCÈNE XI.

HENRI, HORTENSE, VANE.

HENRI, ouvrant, il recule effrayé et reste contre la porte.

Ma mère!...

HORTENSE.

Vous ne m'attendiez pas, n'est-ce pas, Henri?

HENRI.

Certainement que...

HORTENSE, sévèrement.

Et pourquoi donc vous tenez-vous ainsi debout à cette porte comme pour en défendre l'entrée?... Approchez et répondez-moi!

VANE, à part.

Il est là.

HENRI, ôtant instinctivement la clef.

Comme vous me parlez, ma mère!...

HORTENSE.

Ce n'est pas moi qui veux être sévère, c'est vous qui voulez que je le sois... Qui vous fait fermer cette porte?

HENRI, balbutiant.

Je l'ai fermée... c'est que je ne sais...

HORTENSE.

Il y a quelqu'un dans votre chambre?

HENRI.

Ma mère!...

HORTENSE.

Ne mentez pas... Il y a quelqu'un!...

HENRI.

Qui pourrait vous faire supposer qu'une femme?...

HORTENSE.

Je ne suppose pas une femme... Je suis sûre d'un homme, à qui vous deviez rendre la liberté dans un moment favorable..... n'est-ce pas?

HENRI.

Je vous jure...

HORTENSE, très-sévèrement.

Allons donc, monsieur, je ne vous reconnais plus...

HENRI.

Eh bien! oui, il y a quelqu'un... le baron...

VANE, à part, indiquant le chapeau de Serpillard.

Dont voici sans doute la coiffure.

HORTENSE.

Henri, donnez-moi cette clef.

HENRI, hésitant.

Quoi! vous voudriez...

HORTENSE, avec impatience.

Donnez donc!

HENRI.

Voilà, ma mère.

HORTENSE.

C'est bien... (A Vane.) Monsieur Vane!

VANE.

Madame!

HORTENSE.

Voici cette clef... (Avec intention.) Je vous charge d'examiner les titres de noblesse de monsieur le baron.

VANE.

J'espère, madame, pouvoir vous en rendre bon compte.

HORTENSE, à Vane.

Dieu sait combien je le désire aussi.

HENRI, à part.

Que signifie? (A Vane.) Le connaîtriez-vous, monsieur Vane?

VANE.

Vous n'avez pas prononcé de nom, monsieur. (Avec quelque raillerie.) Et puis, si je le connaissais, je n'aurais point à vérifier ses titres.

HORTENSE.

Henri!

HENRI.

Ma mère!

HORTENSE, avec une aisance affectée.

Vous ne m'avez pas encore fait danser de toute la soirée.

HENRI.

C'est vrai, ma mère.

HORTENSE.

Mais je suis indulgente, car je vous retiens pour la première.

HENRI.

C'est un bien doux engagement... mais j'aurais voulu vous expliquer...

HORTENSE.

Pendant la contredanse.

HENRI.

Mais, je vous en prie, au moins une grâce...

HORTENSE.

Pour vous?

HENRI.

Oui.

VANE, à part.

A la bonne heure!

HORTENSE.

Et laquelle?

HENRI.

Quoi! vous ne devinez pas?

HORTENSE.

Non.

HENRI.

Si j'étais à votre place et que je pusse ne pas vous dire *vous*...

HORTENSE.

Je ne sais, en ce moment, si je dois...

HENRI.

Je vous en supplie.

HORTENSE, souriant.

Eh bien! donc, viens!

HENRI.

Merci, ma mère! Oh! merci! (A part.) Mais cet homme, mon Dieu! cet homme!...

HORTENSE, à Vane.

Je vous laisse..... Mystère et prudence..... et quant à de l'énergie....

HENRI, à part.

Que disent-ils?

VANE.

Vous le savez, madame, je vous suis tout dévoué.

HORTENSE.

Allons, Henri.

HENRI, à part.

Demain pourrai-je revoir le baron?... (Il offre son bras à sa mère. Ils sortent par le fond.)

SCÈNE XII.

VANE, seul.

Certes, je n'ai pas peur... j'éprouve au contraire une satisfaction grande à me trouver près de l'un de nos trois criminels, ayant perdu l'espoir de jamais le rencontrer... et cependant je ne saurais me défendre d'une certaine émotion en pensant que nous allons nous trouver en face l'un de l'autre... (Il s'avance vers la gauche; s'arrêtant.) Et s'il était armé? Eh bien! ne le suis-je pas moi-même? (Il montre un poignard.) Et si je me trompais, si ce n'était pas lui, Serpillard!... Non, les pressentiments d'une épouse et d'une mère ne trompent pas... Allons!... (Mettant la clef dans la serrure et prêtant l'oreille.) On parle, je crois...

SERPILLARD, en dehors.

Est-ce vous, monsieur Henri?

VANE, ouvrant tout à coup.

C'est toujours un ami!!!

SCÈNE XIII.

SERPILLARD, VANE.

SERPILLARD.

Vane!... (Après une scène muette.) Un instant, je suis à vos ordres... (Il saisit précipitamment la sonnette qui est sur la table et coupe le cordon à la cheminée, puis, fermant d'abord la porte du fond et indiquant celle de droite qui ne l'est pas.) Celle-ci est bien... (Montrant la sonnette.) Avec ceci on peut tuer. (Montrant le cordon.) Avec cela on peut pendre... Dans tous les cas, ce sont deux langues de moins. (Il met le tout dans sa poche.)

VANE.

Il y en a une troisième que vous n'avez pas encore, et qui peut agir au besoin.

SERPILLARD.

Et cette quatrième-là qui crierait plus fort... qu'en pensez-vous, mon maître? (Il montre un pistolet.) Je ne compte pas ceci. (Il montre le couteau avec lequel il a coupé le cordon.)

VANE.

Vous ne m'effrayez pas.

SERPILLARD.

Oh! je le sais bien! je n'ai pas cette prétention, aussi je vous montre tout cela pour rire.

VANE.

Peut-être bien...

SERPILLARD, *résolûment.*

Voyons, Vane, que me veux-tu? dépêchons, je suis pressé.

VANE.

Ce que je te veux, misérable?. ..

SERPILLARD.

Et surtout pas de ces mots ignobles. Tu m'as donc enfin reconnu?

VANE.

Si je t'ai reconnu?

SERPILLARD.

Moi qui voulais m'amuser un instant à trancher du baron et à m'en aller ensuite.

VANE.

Ce que je te veux, Serpillard?... Ah! c'est là qu'il faut rire en t'entendant m'adresser une pareille question... Est-ce que tu n'es pas un des trois empoisonneurs de mon maître, du respectable monsieur Dervil?... Est-ce que tu n'es pas la proie que nous attendons depuis si longtemps pour la saisir et la broyer?

SERPILLARD.

C'est ce que nous verrons!

VANE.

Si je t'ai reconnu! oh! oui! mais, vois-tu, je te désirais tant là devant mes yeux, sous ma main, dont les ongles devraient te labourer le visage, que je craignais que ce ne fût qu'une illusion... Oh! oui, c'est toi, c'est bien toi, avec ce cachet du vice et de la dépravation empreint sur toute ta personne... comme si le bourreau y avait mis la main.

SERPILLARD, *feignant d'être calme.*

Après?...

VANE.

Tu voudrais t'en aller, dis-tu?... vraiment, je ne comprends pas que ton impudence, ton audace, si grandes qu'elles soient, conservent un pareil espoir! mais je ne serais donc plus cet homme d'autrefois, qui vous a tous trois si cordialement détestés!... Oh! alors, c'est à toi qu'il serait permis de ne pas me reconnaître. Plaisanterie grossière! t'en aller!... Et par où, s'il te plaît, Serpillard?

SERPILLARD.

Ah! la drôle de chose, par exemple! Par où? Je n'imagine pas que ce soit par la fenêtre.

VANE.

Pourquoi pas? ne te souvient-il plus de la rudesse de mon poignet, un jour que tu voulus en faire l'essai?

SERPILLARD.

Bah! tu as vieilli!...

VANE.

En prenant tes années, sans doute?

SERPILLARD.

Laissons donc toutes ces balivernes.

VANE.

Mais, dis-moi donc ce que tu venais faire ici, effronté que tu es?

SERPILLARD.

Tiens! est-ce que, par hasard, j'ai des comptes à te rendre?

VANE.

Est-ce que tu empoisonnais aussi son fils, dis?

SERPILLARD.

Le ciel m'est témoin qu'au contraire je lui versais du baume d'Augusta!

VANE.

Scélérat! est-ce possible que tu connaisses cet ange?

SERPILLARD.

Je t'apprends cela si tu veux me laisser partir. (Mouvement de Vane.) Certainement... et tu y gagnerais encore.

VANE.

Et quoi donc?

SERPILLARD.

Pardieu! la vie!

VANE.

Je ne te crains pas... Et ces deux femmes, que sont-elles devenues?

SERPILLARD.

Je te le dirais encore.

VANE.

Et cette lettre?... qui a imaginé cette lettre?... l'innocence accusée par le coupable... l'enfant qu'on égorge, le crime des crimes!... oh! (Très-grande exaspération.)

SERPILLARD.

Tu sauras cela... passons le marché.

VANE.

Non! je veux t'arrêter moi-même. (Il saisit Serpillard.)

SERPILLARD.

Écoute-moi encore.

VANE.

Non, te dis-je! marche, ou jê te traîne dans les salons.

SERPILLARD.

Garde à toi, Vane!

VANE.

Peu m'importe, pourvu que personne ne te tienne avant moi!

SERPILLARD, se débattant.

Lâche-moi!

VANE, le lâchant un instant.

D'ailleurs, regarde. (Il lui montre son poignard.)

SERPILLARD.

Changeons d'armes, veux-tu?

VANE.

La tienne n'est donc pas chargée?

SERPILLARD, présentant son pistolet.

Vérifie.

VANE.

Pourquoi donc me l'offrir?

SERPILLARD.

Parce que tu parais aimer le bruit.

VANE.

Je ne te tuerai pas, moi! (Le saisissant de nouveau.) A la justice!... te livrer à la justice!

SERPILLARD.

Un dernier mot!

VANE.

Qui est?

SERPILLARD.

Rends-moi cette porte libre! (Vane est devant.)

VANE.

En me passant sur le corps.

SERPILLARD.

Vane, tu vas mourir!

VANE.

Encore un coup, peu m'importe! tu ne m'échapperas pas!..
(Mouvements des deux personnages de plus en plus précipités.)

SERPILLARD.

Et tu ne sauras rien.

VANE.

Que ton adresse, baron de Serpeuil... (Il lui montre la lettre.) Mais,

en attendant, viens, que je te montre à tout le monde... Te laisser aller? Poltron!... te rappelles-tu combien je désirais écraser le serpent? Eh bien, l'heure est venue... Tiens! tiens!... (Il saisit les deux bras de Serpillard.)

SERPILLARD, luttant.

Je ne le voulais pas, mais puisque tu m'y forces... Eh bien! oui, j'ai peur, mais cette peur double mes forces... (Se dégageant et sortant son pistolet.) Serpent à écraser, dis-tu? Oui, mais en marchant dessus, voilà le venin que tu te fais jaillir à la figure... Tiens, à ton tour!... (Le coup part. Sarpillard fuit, emportant la lettre qu'il arrache de l'habit de Vane, qui tombe.)

VANE, d'une voix mourante.

A moi, Bertrand! Joseph, à moi!... (Les Domestiques ainsi que tout le monde se précipitent par la porte du fond sur la scène. Cette porte ne cède qu'après quelques efforts violents, puisqu'elle a été fermée en dedans par Serpillard. On entend une musique de bal éloignée pendant toute cette dernière scène.)

LE SECRET

ACTE III.

Appartement de la campagne simplement meublé. — Issues de fond et de chaque côté. — Guéridon à gauche ; verre et flacon.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRI, Paysans.

HENRI, *d'une grande pâleur.*

Oui, mes enfants, priez, priez encore pour lui. (*Sortie des Paysans.*) Plusieurs de ces braves gens du village de Lieusaint viennent tous les dimanches, au château de mon père, avant de se rendre à l'église, nous parler de ce pauvre monsieur Vane, et le regretter dans leur langage franc et expressif... Trois mois ont passé depuis cette mort horrible qui nous a tous privés d'un ami véritable, et qui a tant bouleversé ma mère, pour qui l'air de la campagne est un besoin... Mais je me demande toujours si c'est bien l'homme que j'ai vu le soir du bal qui est l'assassin de Vane?... Certes, tout porte à le croire... Et cependant, pour ma mère, il était le baron présumé de Serpeuil; pour moi, il est encore le baron Duteil; et quand mon père a paru, il n'y avait plus que la victime expirée!... Oui, mais pourquoi l'avoir revu en secret, rue du Mail, puisqu'on le soupçonnait?... Mon cerveau bouillonne à cette pensée, en même temps qu'elle me glace d'épouvante... L'amour d'un côté, le sentiment filial de l'autre... Mon Dieu! qu'ai-je déjà fait pour cet amour qui me brûle, et que vais-je faire encore?... Je tremble, et je n'ai pas la force de m'arrêter!... Aussi, pourquoi ne veut-on plus que je voie Augusta, depuis la mort subite de madame de Limeuil, qui l'a confiée aux soins de ma mère avec toute sa fortune? Et puis, ce baron qui caresse mes idées... Il m'entraîne en m'entretenant d'elle dans ses lettres... Il m'a promis de découvrir où elle est, et de l'amener ici en l'absence de mon père, qui s'est rendu à Paris pour l'instruction du meurtre de Vane... Nous devons fuir ensemble... Et pour cela, grand Dieu! j'ai déjà soustrait des valeurs pour satisfaire aux demandes de cet homme; il m'en faudra de nouvelles pour l'exécution du projet qui m'absorbe jour et nuit... Oh! fuir!... quitter ma mère, ma bonne mère!... Est-ce possible?... Ah! le ciel m'abandonne donc!... Que suis-je devenu?... Ma tête, ma pauvre tête!

SCÈNE II.

HORTENSE, HENRI.

HENRI.

Comment, ma mère! vous sortez de si bonne heure de votre chambre ?

HORTENSE.

Tu ne viens pas, il faut bien que je vienne... Depuis quelque temps tu m'abandonnes...

HENRI.

Ma mère...

HORTENSE.

Vois-tu, cela me tue ! Et cette nuit, un cauchemar m'écrasait la poitrine ; une vision me faisait frissonner...

HENRI.

Vous rêviez ?...

HORTENSE.

Je ne pourrais affirmer si je dormais ou si je veillais... Écoute. Au milieu d'un orage effrayant, tu m'apparus menaçant comme la foudre... Ta tête échevelée, tes yeux jetaient l'ardeur d'une résolution terrible !... Alors, péniblement oppressée, je te criais : « Henri ! mon enfant, ne pars pas ! » Et toi, tu ne me répondais rien et tu partais !... Ah ! je ne puis davantage...

HENRI.

Quand je suis là, près de vous... (A part.) Oh !

HORTENSE.

Alors, cet homme... tu sais, ce baron de Serpeuil ?...

HENRI, à part.

Ou Duteil.

HORTENSE.

Te remplaça pour un instant... tu avais disparu... « J'emmène ton fils ! me siffla cet homme... je l'emmène pour être heureux, puisque tu le tortures ! »

HENRI, à part.

Oh ! oui... en ce moment !

HORTENSE.

« Puisque tu lui as ôté la vie de ses pensées... » Augusta parut...

HENRI.

Augusta !

HORTENSE.

Et dans un rayon de sang. « Tiens, regarde-la, ajouta-t-il avec un accent de démon, cette belle jeune fille dont tu veux fermer la bouche au mot je t'aime !... Que tu avais cachée, mais que nous avons découverte, et qui, pour ta punition, va être plus forte que toi dans le cœur de ton fils... »

HENRI.

Oh! mon Dieu! est-ce possible!

HORTENSE.

Augusta répandit d'abondantes larmes... sa main se leva, et je pus alors distinguer...

HENRI.

Ma mère, ce rêve vous fait mal...

HORTENSE.

J'achèverai...

HENRI.

Asseyez-vous, au moins. (Elle s'assied à gauche.)

HORTENSE.

Tu reparus livide... Et dois-je te le dire, Henri?... la honte et le déshonneur...

HENRI.

Comment?...

HORTENSE.

Oh! mon enfant, mon fils, c'est à toi de me pardonner!

HENRI.

Qu'est-ce donc, ô mon Dieu?

HORTENSE.

Eh bien!

HENRI.

Par grâce?...

HORTENSE, se levant.

Eh bien... tu avais volé ton père!

HENRI.

Oh!...

HORTENSE.

Tu me pardonnes, n'est-ce pas?

HENRI.

Là finit votre rêve?

HORTENSE.

Oui... car, voulant te retenir par un effort suprême, je ne vis plus rien que la clarté de ma lampe de nuit... (Légère pause.) Henri...

HENRI.

Ma mère?

HORTENSE.

Tu me caches toujours tout.

HENRI.

Ah! mon père et vous, me l'avez cruellement enlevée!

HORTENSE.

C'était une nécessité.

HENRI.

Ah! de grâce, ne me parlez pas ainsi!

HORTENSE.

Oui, je le sais, tu es jeune, ardent, tout de flamme... Mais pense à notre tendresse... et quand nous apprendrons, sans doute malgré la mort subite de madame de Limeuil, ce qu'est cette orpheline à qui elle a laissé tous ses biens... peut-être alors...

HENRI.

Je suis perdu, ma mère !

HORTENSE.

Je ne te comprends pas, tu m'effrayes!...

HENRI.

Oh ! ne m'interrogez pas, je vous en supplie !... Ah ! ma mère, depuis que j'ai cessé de la voir, j'agis en aveugle; ne me quittez plus ! oh ! non, ne me quittez plus !

HORTENSE.

Mais, mon Dieu, qu'est-ce donc?... Aurais-tu revu cet homme ?

HENRI.

Eh bien ! oui, ma mère !

HORTENSE, *à part.*

O mon rêve!... Est-ce possible?... Tu nous diras alors... Et ton père qui nous manque en ce moment... ton père, notre soutien, notre force à tous deux !

HENRI, *à part.*

Ah ! si je pouvais mourir !

SCÈNE III.

HORTENSE, HENRI, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Il y a là quelqu'un qui désire parler à monsieur Dervil... c'est très-pressé !

HORTENSE.

A mon mari?

LE DOMESTIQUE.

Non, madame; à monsieur votre fils.

HENRI, *à part.*

Si c'était?...

HORTENSE.

Je reste, Henri !...

HENRI.

Comme il vous plaira, ma mère...

LE DOMESTIQUE.

Que vais-je répondre?

HORTENSE.

Faites entrer.

HENRI, apercevant Serpillard.

C'est lui !

HORTENSE, l'apercevant aussi.

Henri ! Henri !... oh ! mon rêve ! (Elle s'évanouit.)

HENRI.

Ne craignez rien, ma mère ! (A part.) O mon Dieu ! elle ne m'entend plus !... Louis !... Joseph !... accourez ! (On emporte Hortense.)

SCÈNE IV.

SERPILLARD, LE DOMESTIQUE.

SERPILLARD.

Je le croyais seul, moi... Ces domestiques... c'est bête comme une oie... comme une oie maigre... Enfin, m'y voilà dans ce château !... Ce n'est pas trop mal, cela... Le mari en est encore absent ; c'est très-bien... La femme s'y trouve mal... encore mieux !... (Se versant à boire.) Allons !... en attendant, ceci aide toujours ! (Il boit. — Au Domestique qui entre.) Pardieu, mon cher, vous faites bien de paraître...

LE DOMESTIQUE.

Monsieur Henri m'envoie vous prévenir qu'aussitôt qu'il lui sera possible de quitter sa mère, il viendra vous rejoindre.

SERPILLARD, d'un ton impérieux.

C'est bien ; sortez !

LE DOMESTIQUE, à part, sortant.

Je crois que c'est plutôt ce monsieur-là qui devrait sortir.

SERPILLARD.

Pourvu qu'il ne tarde pas, le jeune homme... Voyons, récapitulons : d'une part, la dame m'a reconnu, et n'en paraît pas enchantée... de l'autre, mademoiselle Augusta, enlevée de sa pension, avec Rainette, qui lui sert de femme de chambre, nous attend dans une voiture à quelque distance du château... De plus, l'ami Dervil peut à chaque instant me tomber sur l'épaule un peu bien... de sorte qu en somme, tout cela ne brille pas précisément... Et cela ? pour quelques misérables pièces de cinq livres qui, après tout, ne valent que cent sous chacune... Ah ! que l'homme est métal !

SCÈNE V.

HENRI, SERPILLARD.

HENRI.

Quoi, c'est vous, baron !

SERPILLARD.

Dites simplement Duteil... Je conviens que c'est audacieux... épineux... mais vous me paraissez si pressé de la chose, dans votre dernière lettre, poste restante, que, ma foi, me voilà !... Et pas seul encore !

HENRI.

Comment, pas seul?

SERPILLARD.

Enlevée, mon cher petit monsieur, enlevée... et à deux pas d'ici... dans une berline, avec une femme de chambre, ou plutôt de route.

HENRI.

Augusta!

SERPILLARD.

Elle-même; je ne vous le fais pas dire.

HENRI.

Sortie de pension!

SERPILLARD.

C'est-à-dire, extraite... et avec assez de peine, je vous le jure.

HENRI.

Quoi!... sans me prévenir?... mais c'est de la folie!

SERPILLARD.

Eh bien, vous ne me sautez pas au cou?... moi qui craignais que vous ne m'étranglassiez!

HENRI.

Si, monsieur, si, je suis heureux; mais... c'est que, voyez-vous, ma pauvre mère...

SERPILLARD.

Ah! oui... comment va-t-elle, à présent?

HENRI.

Madame Dervil est au lit... Et si ce n'était votre présence qui m'épouvante, je ne l'eusse pas quittée d'une minute.

SERPILLARD.

Eh bien, que voulez-vous faire? La colombe est inquiète, difficile même à tenir dans la cage qui la renferme.

HENRI.

En effet, que vais-je faire?... je ne sais vraiment plus où j'en suis!... Ma mère... Augusta!... Mon père!... mon père, qui, d'un instant à l'autre... et vous, monsieur, dans ce château, dans cette chambre!... Oh! que le ciel ait pitié de nous!

SERPILLARD.

Est-ce qu'on se désole ainsi quand on est amoureux?..:

HENRI.

C'est vrai... Qu'est-ce qu'un bonheur, sans orage pour y arriver?

SERPILLARD.

Dépêchons donc, mon cher monsieur, car si vous passez un temps qui brûle à vous geler de réflexions... j'aime autant vous proposer un moyen d'en finir.

HENRI.

Eh! lequel?...

SERPILLARD.

Celui de vous montrer mes talons ; autrement, je vous souhaite bien le bonjour. (Il va pour sortir.)

HENRI.

Non, non, arrêtez !... mais expliquez-moi donc...

SERPILLARD, redescendant la scène.

Comment, j'ai transplanté votre adorable ? Plus tard... Seulement, un perruquier d'Espagne a dit que l'or était le nerf de l'intrigue... il aurait pu ajouter qu'il était aussi le levier des portes les plus épaisses; mais c'est dommage que je n'en aie plus.

HENRI.

Comment! cette somme qui m'a coûté si cher...

SERPILLARD.

Ah! mon Dieu, oui... Il faisait si chaud ce jour-là... ça s'est fondu ! (A part.) Pas tout!

HENRI, à part.

Comme mon honneur!

SERPILLARD.

Au revoir, monsieur Henri... je vais vous chercher cette biche, et je vous l'amène; vous la cacherez par là... à moins pourtant que vos paquets ne soient prêts et que vous ne préfériez monter en voiture, à côté d'elle, pour rouler vos amours... ce qui serait infiniment mieux pour nous tous.

HENRI.

En ce moment, c'est impossible.

SERPILLARD.

Je cours donc... Mais j'y songe... Vos domestiques, en êtes-vous sûr?... Ne serait-il pas à propos?...

HENRI.

Oui... il faut que je leur parle. (Il sonne. — Aux Domestiques qui entrent.) Silence sur tout ce que vous verrez et entendrez ! et quoiqu'il y ait ici deux maîtres avant moi, craignez un châtiment de ma part, ou espérez une récompense.

SERPILLARD.

Voyez-vous, mes petits amis, c'est une surprise que monsieur Henri ménage à ses parents.

HENRI, à part.

Oh !...

SERPILLARD.

Il conviendrait aussi de dire à ces gens-là de m'obéir; car ils n'ont pas l'air bien disposés pour moi.

HENRI.

Ce que vous ordonnera monsieur, vous le ferez.

SERPILLARD.

Remuez donc la tête en signe de consentement, ça se fait,

n'ayez pas peur... (Signe des Domestiques.) Bien !... et je suis incapable de vous commander mal, messieurs les domestiques !

HENRI.

Allez, maintenant !

SERPILLARD.

C'est cela ! allez en paix, et n'oubliez pas surtout que vous venez de déposer entre nos mains vos yeux et vos oreilles !

HENRI.

Maintenant, je retourne auprès de ma mère.

SERPILLARD.

Et moi, à mes moutons que j'ai laissés au détour du chemin.

HENRI.

Aussitôt que possible je reviens dans cette chambre... et si je n'y étais pas avant vous, attendez-moi, je ne tarderai pas.

SERPILLARD.

Convenu !

HENRI.

Au revoir !

SERPILLARD.

Et avec plaisir. (On frappe aussitôt Henri parti.) Qui peut donc frapper ainsi sans savoir si l'on n'a pas peur ou si l'on veut répondre ?... (On frappe plus fort.) Entrez !

SCÈNE VI.

SERPILLARD, CHARLOTTE, entrant par la droite.

SERPILLARD.

Qui diable vous amène ici sans ma permission, ma mie ?

CHARLOTTE.

C'est que je m'embêtais... Pardon de l'expression !... Et la petite aussi s'ennuie. Dites-moi donc un peu, si l'on emplâtrait votre beau regard d'un bandeau quelconque, qu'on vous mît les deux bras sur le dos avec des liens de chanvre...

SERPILLARD.

Bah !

CHARLOTTE.

Qu'on vous plantât enfin dans une voiture, comme une bêche dans la terre, sans vous expliquer... chanteriez-vous : « *Encore un jour de plaisir?* »

SERPILLARD.

Je l'ignore.

CHARLOTTE.

Le calembour est charmant !

SERPILLARD.

Mais comment avez-vous pu parvenir ?...

CHARLOTTE.

Je me suis présentée aux domestiques en vous désignant : ils m'ont indiqué cette porte, et me voilà !

SERPILLARD.

Mais enfin la petite est restée dans la berline?...

CHARLOTTE.

Pleurant comme une source...

SERPILLARD.

La berline?...

CHARLOTTE.

Et menaçant, si on ne la délivrait pas bientôt, de se frapper la tête contre les murs.

SERPILLARD.

Ah! bast! son Henri chassera ce désespoir... Aussi, pourquoi fait-elle la méchante?... Rainette!...

CHARLOTTE.

Hein?

SERPILLARD.

J'ai une proposition à vous soumettre. Voulez-vous casser un morceau sous le pouce?

CHARLOTTE.

Volontiers, mais...

SERPILLARD.

Acceptez, et vous allez voir que les domestiques marcheront à ma voix comme sur des roulettes... Henri m'a recommandé... il est près de sa mère malade... Quant à l'ami, vous savez que...

CHARLOTTE.

Et s'il nous surprenait?... Oh! cela me fait froid, Serpillard.

SERPILLARD.

Allons donc!... Il doit y avoir du bon vin ici, vous en approcherez votre vieux sang, et vous dégèlerez.

CHARLOTTE.

Et la demoiselle?

SERPILLARD.

La demoiselle attendra.

CHARLOTTE.

Ma foi, oui; je me lance!

SERPILLARD.

Et moi, je sonne. (Il sonne; personne ne paraît.)

CHARLOTTE.

Elles sont jolies vos roulettes!

SERPILLARD, sonnant plus fort. Aux Domestiques qui entrent.

C'est bien, c'est bien, messieurs; un seul suffit... le grand nombre me fait mal aux yeux... Nous voudrions, monsieur Jacquot... Je gagerais que vous vous appelez Jacquot... Nous vou-

5.

drions, madame et moi, nous rafraîchir en attendant monsieur Dervil... fils.

LE DOMESTIQUE.

Que désire, monsieur?

SERPILLARD.

Quelque chose de léger... Du pâté, du jambon, quelques tranches de saucisson, c'est connu cela.

LE DOMESTIQUE.

Il suffit. De suite, monseigneur. (Il sort.)

CHARLOTTE.

Convenez, Serpillard, que nous ne nous gênons pas.

SERPILLARD.

Nous sommes à la mode, voilà tout! (Des Domestiques apportent une table servie où sont plusieurs bouteilles.)

LE DOMESTIQUE.

Voici les rafraîchissements demandés, monseigneur.

SERPILLARD.

C'est bien, monsieur Jacquot.

LE DOMESTIQUE, à part.

Si jamais je peux t'apprendre à chanter, toi!... (Sortie.)

SERPILLARD.

Allons, ma belle, à table! et dépêchons, car la chandelle brûle, comme on dit. (Ils s'attablent.)

CHARLOTTE.

Du muscat, s'il vous plaît. Ça doit sentir bon!

SERPILLARD.

Du muscat!... Ah! ah! ma gaillarde, vous commencez par le vin de dessert... prenez garde à votre chef!... Moi, c'est du Beaune, du Chambertin.

CHARLOTTE.

Une tranche de ce jambon... et versez!

SERPILLARD.

Et causons.

CHARLOTTE.

J'écoute!

SERPILLARD.

Vous m'avez dit un jour, ou plutôt un soir, vous savez, à l'hôtel Dervil, que vous m'en raconteriez sur la mère et sur la fille. Eh bien, jusqu'alors, votre langue a tourné autour de moi sans parler de la mère.

CHARLOTTE.

C'est vrai!

SERPILLARD.

Eh bien, vous, de qui j'ai si bien appris le pensionnat de la petite, la manière de me servir du concierge, enfin tous les détails à employer pour l'enlèvement...

CHARLOTTE.

Oui, grâce à la femme de chambre pour qui je soigne un petit mariage.

SERPILLARD.

Ne me renseignerez-vous pas aussi sur le compte de la Leval?... Je sais qu'elle a eu du malheur, qu'elle a un enfant, que son temps doit bientôt finir... mais où est-elle?... le savez-vous?...

CHARLOTTE.

Notre ancienne est en ce moment dans une des prisons de Paris, d'où elle ne tardera pas effectivement de s'envoler... Je sais ça par un mien cousin.

SERPILLARD.

De sorte que la naissance aurait eu lieu dans la prison?...

CHARLOTTE.

Oui.

SERPILLARD.

Et qu'une dame de Limeuil...

CHARLOTTE.

Toujours oui.

SERPILLARD.

Aurait eu la pensée charitable...

CHARLOTTE.

Vous y êtes encore.

SERPILLARD.

Sauf condition de n'en jamais rien souffler à la Sophie, de prendre la petite et de l'élever...

CHARLOTTE.

Justement deviné.

SERPILLARD.

Avec une marque à la main?...

CHARLOTTE.

C'est parfaitement certain.

SERPILLARD.

Mais la Sophie espère-t-elle revoir un jour son enfant?

CHARLOTTE.

Pas plus que la petite de retrouver sa maman.

SERPILLARD.

Pourtant elle le désire.

CHARLOTTE.

Certainement... — Et le café?...

SERPILLARD.

Non, non; nous sommes en retard, il faut partir. (Ils se lèvent.)

CHARLOTTE.

Tiens, c'est drôle! je me sens toute tournante! Et vous, êtes-vous d'aplomb?

SERPILLARD.

Moi?... je me sens à mon aise; je nage entre trois ou quatre vins!

CHARLOTTE, trébuchant.

C'est-à-dire que si nous étions dans l'eau, nous ne nagerions pas du tout.

SERPILLARD.

Vous êtes comme une bouteille qu'on veut mettre sur sa pointe. (Il trébuche aussi.)

CHARLOTTE.

Maintenant, mon garçon, le coup de l'*étrivière*, et en avant vers la voiture!

SERPILLARD.

Adopté! (Ils vont pour sortir après avoir bu.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, DERVIL, entrant par le fond.

DERVIL, les arrêtant; à Serpillard.

Oui, oui, le coup de l'étrivière, misérables! comme dit ta complice!... Je ne savais pas si je voulais entrer, ou vous envoyer, depuis la porte, une balle à tous deux, comme à des chiens pris de rage! (Serpillard tombe à genoux.) Debout! serpent d'enfer! je vais aviser au moyen de t'écraser selon tes mérites... Enfin, je te rencontre! (A Charlotte, qui veut sortir.) Vous, ne sortez donc pas, vous allez avoir l'honneur de me répondre, lorsque j'aurai fait placer en lieu sûr votre digne ami... Holà! quelqu'un! (Aux Domestiques.) Descendez cet homme de gré ou de force dans le caveau de la glacière!

SERPILLARD.

J'en mourrai!

CHARLOTTE, à part.

Pauvre ami!

DERVIL.

Dépêchons!

LE DOMESTIQUE.

Allons, monsieur Jacquot... (A part.) C'en est du rafraîchissement!

SERPILLARD.

Ne me touchez pas!... je marcherai bien seul. (Sortie.)

DERVIL.

Et maintenant, à nous deux, madame Charlotte!

SCÈNE VIII.

DERVILLE, CHARLOTTE.

DERVIL.

Depuis quand, l'un et l'autre, êtes-vous ici?... Répondez!

CHARLOTTE.

Depuis une heure au plus.

DERVIL.

Pourquoi faire?

CHARLOTTE.

Histoire de se promener un peu... de prendre l'air de la campagne.

DERVIL.

Je vous demande pourquoi faire!

CHARLOTTE.

Eh bien, oui... c'était encore un coup que montait ce gredin de Serpillard.

DERVIL.

Et dans quel but d'infamie?

CHARLOTTE.

Tiens! c'est vrai, dans quel but?... je ne m'en souviens pas... Si vous l'interrogiez, mon bon monsieur... il vous conterait mieux cela que moi.

DERVIL.

Réponds, mégère!

CHARLOTTE.

Je crains de vous affliger...

DERVIL.

Parle donc!

CHARLOTTE.

Voilà!... Je tombe en démolition!... Nous venions ici pour... avec... Jamais je n'oserai... (Dervil la menace d'un pistolet.) Attendez! je parle... le temps de me reconstruire, et je... Ce n'est pas moi qui voulais... Je lui ai même dit : Serpillard, il ne faut pas... Non, ce serait une trop mauvaise action que d'enlever un jeune homme à ses parents... nous ne devrions pas nous mêler de cela... des petits vols, à la bonne heure! c'est notre métier; mais....

DERVIL.

Achève, malheureuse!

CHARLOTTE.

Eh bien, c'était monsieur Henri.

DERVIL.

Mon fils!

CHARLOTTE.

Avec une demoiselle que vous connaissez... d'une excellente famille.

DERVIL.

Augusta?

CHARLOTTE.

Les deux ensemble, mon Dieu, oui.

DERVIL.

Mais vous mentez, vipère! Augusta est en pension!

CHARLOTTE.

En êtes-vous bien sûr? (A part.) Y serait-elle retournée?

DERVIL.

Elle y était hier encore.

CHARLOTTE.

Plus ce matin.

DERVIL.

Est-ce possible!... Mais où donc est-elle?

CHARLOTTE.

Ici. (*A part.*) Voilà le gros mot! (*Haut.*) C'est-à-dire, pas positivement ici, mais à deux pas du château, attendant monsieur Henri, qui, sans doute, est près d'elle.

DERVIL.

Et c'est vous, affreuse créature! qui vous prêtiez à tout cela?

CHARLOTTE.

Moi? je n'étais que la femme de chambre... mais c'est Serpillard, ce scélérat de Serpillard qui a proposé l'enlèvement de la petite... c'est lui qui m'a débauchée pour l'aider, le gueux qu'il est! Enfin, c'est lui qui a tout fait!

DERVIL.

Avec quel or?... car il en fallait... et beaucoup!

CHARLOTTE.

Dieu merci, nous n'en avons pas manqué!

DERVIL, *à part.*

Ah! je tremble!...

CHARLOTTE, *à part.*

Que dit-il?

DERVIL.

C'en est assez, et vous faites bien, dame Charlotte, mon empoisonneuse d'autrefois, de ne pas implorer ma pitié.. et puisque vous tremblez... que vous paraissez frissonner... marchez! je vais donner l'ordre... (*La poussant dehors.*) Conduisez madame à la serre chaude en plein soleil, et fermez tout!

CHARLOTTE.

Par grâce! un petit jour!

DERVIL.

Et deux tours de clef, entendez-vous?

SCÈNE IX.

DERVIL, *seul.*

Quel retour, pauvre Hortense, chère épouse!... Toujours souffrante depuis l'assassinat de mon véritable ami... Mais le ciel en soit loué, le châtiment approche pour deux coupables... Le troisième de ces coupables, et dont je n'avais point entendu parler depuis si longtemps, ignorant même jusqu'au lieu où sa peine était subie... Hasard singulier! j'étais au greffe de la prison, où le juge d'instruction m'avait donné rendez-vous, lorsque tout à coup j'entends le geôlier, qui se trouvait là à parcourir

une liste d'écrous à lever prochainement... je prête attention... et le nom de Sophie Leval vient frapper mes oreilles... J'interroge alors le vieux geôlier, qui veut bien me répondre que cette détenue sera libre dans deux jours, ajoutant qu'elle était mère d'une fille que madame de Limeuil, la bonne madame de Limeuil avait recueillie, et dont elle pensait être séparée à jamais... que cette dame étant morte, une autre dame Dervil, non moins bonne qu'elle, prenait soin de l'enfant, devenue une jeune fille accomplie. Voilà donc ce que nous a toujours caché l'amie d'Hortense!... Savait-elle de quelle source impure provenait cette orpheline à laquelle nous prodiguions nos soins, nos égards?... Oh! non, c'est impossible!... Maintenant une chose terrible existe par ce mystère dévoilé, c'est l'amour d'Augusta pour Henri!... d'Augusta, née de cette Leval!... Amour partagé, s'il en fût, car, grand Dieu! ce fils que j'aime tant aurait été, selon des soupçons qui me font horreur, et qui pourtant, me reviennent sans cesse, aurait été, pour mener à fin sa malheureuse passion, pour fuir avec cette jeune fille, jusqu'à... Oh! qu'allais-je dire, mon Dieu! Oh! non, non, cette odieuse accusation me fait frissonner!... Henri, mon Henri bien-aimé serait?... Oh! cela ne peut pas être!... Arrière, cette effrayante pensée! arrière!... Et malgré la disparition de cette somme importante mise en place sous ses yeux... malgré... On vient! c'est lui peut-être!... Oh! je ne veux pas le voir avant que l'impression d'un exécrable doute ne soit entièrement dissipée! (Sortie.)

SCÈNE X.

HENRI, AUGUSTA, entrant par la droite.

HENRI.

Entrez, mademoiselle, entrez, et ne craignez rien.

AUGUSTA.

Oh! monsieur, comment voulez-vous que je sois calme?... Oh! répétez-moi, je vous en prie, que vous n'êtes pour rien dans tout ce qui m'arrive?

HENRI.

Je vous jure par ma mère, que j'ai quittée, pour aller vous trouver secrètement, sans repasser par cette chambre où cet homme devait m'attendre, impatient que j'étais... je vous jure que les gens qui vous ont si indignement traitée ont agi sans aucun ordre de ma part... Oh! ceux qui vous ont amenée en ce château, je les bénis et les maudis tout à la fois... car je suis si heureux de vous presser la main... si malheureux de vous voir ainsi tremblante... Mais que sont-ils devenus, ces misérables que j'ai maintenant en horreur?... Que m'importe, après tout, il s'agit pour le moment de vous rassurer un peu, et je vais... (Il ferme les portes.) Qu'au moins personne ne vienne nous surprendre!

AUGUSTA.

Ah! mon ami, je me sens mourir!

HENRI.

Courage, ma bien-aimée! Moi, il me semble que je braverais tout au monde pour vous défendre et vous aimer... Mais vous ne me répondez rien... vous paraissez insensible à ce que je vous dis... Oh! parlez-moi, Augusta, parlez-moi, ou je penserai que vous ne m'aimez plus!

AUGUSTA.

Henri, je suis de même que vous... mon cœur est plein de sensations délicieuses et amères!

HENRI.

Oh! merci pour les unes, elles sont ma vie! Quant aux autres, je vous le répète, j'empêcherai bien...

AUGUSTA.

Peut-être ne le pourrez-vous pas!

HENRI.

Nous sommes, il est vrai, sur le bord d'un abîme par notre situation actuelle; mais ne pouvons-nous, comme dernier moyen, si nous ne devons pas fuir, aller nous jeter aux pieds de mon père, de ma mère, qui ne résisteront point à notre désespoir, à nos larmes?...

AUGUSTA.

Taisez-vous, Henri, taisez-vous!

HENRI.

Redouteriez-vous donc tant leur sévérité, leur colère? Ah! ils sont bons, allez, ils sont bons comme Dieu.

AUGUSTA.

Je ne crains ni qu'ils m'accablent ni qu'ils me remettent en d'autres mains que les leurs pour l'avenir... Oh! non, ce n'est pas cela qui me glace le sang... c'est autre chose qui m'épouvante!

HENRI.

Et quoi donc? Vraiment vous me faites passer de votre frayeur dans l'âme... Expliquez-vous!...

AUGUSTA.

Je n'ai pas de mère, pas de parents, Henri!

HENRI.

Et la mienne donc! ne sera-t-elle pas la vôtre?

AUGUSTA.

Oh non! et je n'ai pas à lui demander pardon de l'oublier dans ma reconnaissance éternelle, pas plus qu'à ma première bienfaitrice... Mais ne savez-vous pas qu'il y a deux sortes de mères, celle à qui Dieu confie un enfant, l'autre à qui il fait la grâce de le lui donner?... cette dernière dit toujours : Après le mien! Et cette dernière me manque.

HENRI.

Mais n'espérez-vous pas la rencontrer un jour... plus tôt peut-être que vous ne pensez?

AUGUSTA.

Oui; et pourtant je ne suis qu'à demi tranquille... Dans mes heures de solitude, de tristesse, bien des fois je me suis adressé cette question en pleurant : Si ma mère était morte?

HENRI.

Si aussi elle vivait pour vous couvrir enfin de son amour le plus ardent?

AUGUSTA.

Oui, oui, vous avez raison; c'est là qu'il faut que mon cœur porte toute ma pensée... il ne doit croire ni à un abandon ni à une faute; ce serait un sacrilége, un blasphème...

HENRI.

Et nous apprendrons sans doute ce que madame de Limeuil aura écrit ou confié à quelqu'un sur votre naissance. Peut-être à l'heure qu'il est, ce secret qui nous occupe et nous inquiète n'est-il plus qu'un bonheur à nous deux... Mais ne vous souvenez-vous de rien dans votre enfance?... de quelques mots échappés à votre protectrice?

AUGUSTA.

Non... et voilà pourquoi surtout je me désole, parce que je me dis que si madame de Limeuil eût eu quelque baume à me verser dans l'âme, elle se serait donné cette joie.

HENRI.

Encore un coup, patience et courage; n'est-ce pas, ma bien-aimée?

AUGUSTA.

Je me sens l'autre moitié de vous-même, monsieur Henri... Et que vos parents me le pardonnent si j'en suis indigne!

HENRI.

Ils n'auront rien à vous pardonner; pas même votre présence ici.

AUGUSTA.

Mais votre père, Henri, votre père?... Ah! je tremble!

HENRI.

Il n'est point de retour encore... D'ailleurs ne peut-il vous revoir avec un air souriant au lieu d'une sévérité inflexible? Jusque-là, votre main, mademoiselle, et écoutez ce serment que je vous demande à votre tour : Quoi qu'il arrive, mon Augusta, je t'aime!

AUGUSTA.

Oui, quoi qu'il arrive, mon bien cher Henri, oh oui! je t'aime!

DERVIL, du dehors.

C'est moi, Henri, ouvre!

HENRI.

Ciel! mon père!

AUGUSTA.

Mon Dieu! que faire?... où me cacher?... je suis perdue!

DERVIL, frappant avec impatience.

Faut-il que j'enfonce la porte?

HENRI.

Entrez là vite! mon âme vous y accompagne à défaut de mon corps, qui vous garde... Entrez vite! (Elle entre à droite. — Il ouvre.)

SCÈNE XI.

DERVIL, HENRI.

DERVIL.

Eh bien! Henri, que se passe-t-il en cette chambre, pour que tu t'y enfermes ainsi avec tant de précautions, au lieu d'être auprès de ta mère? Tu es ému... (A part.) Elle est ici!

HENRI.

Moi, mon père?

DERVIL.

Sans doute, et comme si tu venais de commettre quelque chose de répréhensible.

HENRI.

C'est que vous avez un visage si sévère en me parlant...

DERVIL.

Écoute: un visage a beau menacer; il ne fait point trembler un innocent!

HENRI.

Mais qu'ai-je donc fait, mon père?

DERVIL.

Je te le demande.

HENRI.

Je n'ose vous répondre... et pourtant...

DERVIL.

Voyons, en ce moment, es-tu content de me revoir?

HENRI.

Mon père...

DERVIL.

Non, tu ne l'es pas; car tu voulais fuir...

HENRI.

Oh! le ciel m'est témoin...

DERVIL.

Peut-être n'y avais-tu pas encore bien réfléchi, et l'occasion de mon absence exploitée par cette lie humaine qui ne devrait point te toucher, et que tu fréquentes cependant, a-t-elle plus agi qu'un parti arrêté? Je veux, j'ai besoin de le croire... mais rassure-toi; je t'ai délivré pour longtemps, je l'espère, de cette connaissance dont tu ne supposes probablement pas...

HENRI.

Ils sont partis?

DERVIL.

Enfermés. — Quoi! Henri, tu aurais quitté cette maison, abandonnant ainsi ta pauvre mère souffrante, et qui certainement serait morte à ces mots : « Votre fils n'est plus là! » Je ne te dis rien de ma douleur, à moi; tu sauras la comprendre... Tu me pressentais terrible... Eh bien! je ne serai qu'indulgent... Hortense et moi, nous pensons que c'est le véritable moyen pour ramener à la raison un enfant égaré.

HENRI.

Ah! mon père, je vous en supplie, soyez moins bon pour être plus juste envers moi; votre douceur m'accable et me fait mieux sentir combien je suis loin de la mériter.

DERVIL.

Tu es coupable, mais ne te fais pas plus mauvais que tu ne l'es réellement. Les passions, les folies de jeunesse, je connais cela, vois-tu, et si, comme toi, j'avais eu mon père pour me surveiller, pour empêcher surtout...

HENRI.

Je suis à vos ordres, mon père... Trop heureux d'expier par une conduite désormais irréprochable tout le chagrin que j'aurais pu apporter à votre vie.

DERVIL.

Bien sûr?

HENRI.

J'en jure par cet amour auquel vous ne voudrez plus vous opposer, n'est-ce pas, que vous bénirez avec toute la sollicitude paternelle, et qui me le rendra mille fois plus cher et plus sacré.

DERVIL.

Ah çà! mais, Henri, que signifie ce langage après ce que je viens d'entendre?... Perdez-vous la tête?... Je suis trop bon, dites-vous; vous êtes à mes ordres; votre existence sera dorénavant une expiation... et puis vous en jurez par cet amour que j'ai toujours combattu, et que j'approuve aujourd'hui moins que jamais!... Encore un coup, qu'est-ce que cela signifie?

HENRI.

Mais, mon père, si vous me refusez tout...

DERVIL.

Comment, tu appelles TOUT, ce qui ferait le désespoir de tes parents!... Voilà une parole ou bien légère ou bien ingrate.

HENRI.

Ah! mon père, pardonnez-moi! Oui, vous avez raison : je crois vraiment que je deviens fou; en vain je parle à mon cœur d'autre chose que d'Augusta... il est sourd ou s'irrite de tout ce qui n'est pas elle... Que faire, mon Dieu! que faire?

DERVIL.

M'entendre et m'écouter avec calme.

HENRI.

O mon père, donnez-moi Augusta pour épouse!

DERVIL.

Te marier avec cette jeune fille, jamais!

HENRI.

Je ne vous comprends pas, mon père... vous qui la regardez comme votre enfant...

DERVIL.

C'est vrai... en souvenir de madame de Limeuil... mais...

HENRI.

Ah! vous me cachez un secret, affreux sans doute!

DERVIL.

Oui, un secret horrible! c'est tout ce que je veux dire.

HENRI.

Eh bien! moi aussi, j'avais un aveu à déposer en vous, un aveu qui m'obsède et me tue; mais puisque...

DERVIL, à part.

Il m'effraye!... (Haut.) Henri, malgré votre ton d'assurance, je conserve l'espoir que vous me confierez un jour... Jusque-là, il faut que tout ici reprenne son cours ordinaire... que je donne des ordres pour que ces deux scélérats, que je soupçonne les auteurs du vol important..... (Fixant Henri.) Tu sais, Henri, cette somme...

HENRI.

Oui... mon père... je sais... (A part.) O mon Dieu!

DERVIL, à part.

Non, non, c'est impossible!... (Haut et surmontant son trouble). Et qu'enfin mademoiselle Augusta, dont la mère existe... (Mouvement d'Henri.)

SCÈNE XII.

LES MÊMES, AUGUSTA, entrant avec agitation aux dernières paroles de Dervil.

AUGUSTA, entre Dervil et Henri.

Oh! monsieur, que venez-vous de dire?... Qu'ai-je entendu?... J'étais là...

DERVIL.

Je le savais.

AUGUSTA.

Mais, d'abord, que je m'incline à vos pieds!... pour cette parole qui, en sortant de votre bouche, a rencontré mon âme comme une harmonie du ciel!... Ma mère existe, avez-vous dit, monsieur... Oh! n'est-ce pas que vous ne vous êtes pas trompé, que vous ne me trompez pas?... que c'est bien cela que vous

avez voulu dire?... Ah! si vous saviez ce que j'éprouve, monsieur... Mais, le sais-je moi-même... on sent ces choses-là, mais on ne les exprime pas... Je suis folle, mon Dieu! je suis folle!... Quand je vous disais tout à l'heure que vous m'aviez touché l'âme, non, vous m'en donniez une... car, en ce moment, je ne suis plus la même... il me semble que j'entre seulement au monde et que depuis si longtemps, mon Dieu!... Enfin, je vais donc vivre!... Merci, mon Dieu! merci!... (A Henri). Moi aussi, Henri, j'ai une mère, nous l'aurons pour l'aimer, pour en être aimés!... (A Dervil.) Où est-elle, monsieur? que j'aille me jeter dans ses bras et l'appeler de toutes mes forces : Ma mère! ma mère!...

DERVIL.

Évidemment, mademoiselle, il vous est dû une grande compensation pour la perte qui va vous frapper... car votre mère retrouvée, c'est une séparation éternelle entre mon fils et vous.

AUGUSTA.

Une séparation éternelle! Que signifie?... ô mon Dieu!

HENRI.

Y pensez-vous, mon père? Jamais! oh! jamais!

AUGUSTA.

Ah! monsieur, le ciel s'achète-t-il donc avec l'enfer?

DERVIL.

Toujours, mademoiselle... et l'arrêt que je prononce, il faut qu'il s'exécute sur-le-champ... Vous allez repartir. (Augusta prend la gauche du théâtre.)

HENRI.

Encore une fois, mon père, je vous répète, avec tout le respect et toute la tendresse que vous m'inspirez, que me séparer d'Augusta, c'est ma mort... La voulez-vous?

DERVIL, se rapprochant d'Henri et à mi-voix.

Écoutez-moi, monsieur, écoutez-moi bien, et puisque vous m'y forcez... Approchez-vous de cette jeune fille et regardez sa main droite.

HENRI.

Oui... je sais...

DERVIL.

Eh bien! madame de Limeuil a recueilli depuis sa naissance l'enfant d'une détenue, avec une particularité semblable, et la mère de cet enfant... c'était...

HENRI.

C'était?...

AUGUSTA, à part.

Que disent-ils?

DERVIL.

Cette Sophie Leval, mon empoisonneuse... il y a vingt ans!

HENRI.

Oh!!!

AUGUSTA.

Henri! monsieur Henri!... D'où vous vient cet effroi?... En me regardant, vous me faites frémir moi-même!... Et vous, monsieur, me direz-vous enfin où est ma mère?... Où est-elle, je veux le savoir?... Au nom du ciel!... je le veux!

DERVIL.

En prison, mademoiselle!

AUGUSTA.

En prison!...

DERVIL.

Hélas, oui, mademoiselle!... (Augusta s'évanouit en tombant sur un fauteuil.)

HENRI, s'élançant vers Augusta.

Augusta!... (Revenant se jeter dans les bras de M. Dervil.) Mon père!...

DERVIL.

Pauvres enfants!

LE REPENTIR

ACTE IV.

Chambre de pauvre apparence, enfumée. — Lampe allumée sur une table; demi-jour. — Deux issues latérales et de fond, rapprochées l'une de l'autre; l'issue latérale à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE.

SERPILLARD, CHARLOTTE. (Au lever du rideau, ils dorment chacun d'un côté de la scène.)

CHARLOTTE, s'éveillant et s'écriant :

Aie! ouf!... Tiens! je sommeillais, à ce qu'il paraît...(Regardant du côté de Serpillard.) Et lui aussi, je crois. (Allant à lui et le prenant doucement sous le menton.) Que c'en est un beau quand il dort! et quel dommage de l'ôter des bras du sommeil!... Mais tant pis! il le faut!... (Allant à une vieille pendule.) Bientôt onze heures!... c'est l'heure convenue... (Revenant à Serpillard et le secouant.) Holà, hé! les amis!...

SERPILLARD, s'éveillant tout effaré, et se levant.

Qui est là? Vous vous trompez, ce n'est pas moi, messieurs les gendarmes, j'en suis incapable... (Reconnaissant Charlotte.) Sacredié!... c'est Rainette!...

CHARLOTTE.

Allons, voilà le moment... Peut-on dormir ainsi, quand moi je veillais à en perdre la vue! Est-ce heureux que nous nous soyons si bien tirés des griffes de ce damné Dervil!

SERPILLARD.

Quoi de plus naturel; est-ce que je ne possédais pas encore des espèces, en or et en argent, assez pour corrompre même le domestique qui s'attachait le plus à moi?

CHARLOTTE.

C'est égal, c'est toujours bien heureux que ce valet ait eu le cœur sensible...

SERPILLARD.

Au point de rendre nos honorables torses à la circulation, n'est-ce pas? et qu'en doublant la somme lorsqu'il nous rejoignit sur la route, reconduisant, lui, l'homme de confiance, la petite Augusta dans notre berline de voyage avec une lettre pour la maîtresse de pension, lorsque le papa Dervil nous croyait bien, moi morfondu, vous brûlée jusqu'à l'échine, oui, je vous assure, ma Rainette, que c'est réjouissant tout à fait, qu'en augmentant la récompense de ce brave Frontin, il nous ait remis et jeune fille et voiture, cocher compris... C'est qu'aussi un chiffon de 500 francs, ça ouvre joliment les oreilles.

CHARLOTTE.

Combien vous reste-t-il, Serpillard?

SERPILLARD.

Un grain de mille...

CHARLOTTE.

Deux fois cinq cents, hein?

SERPILLARD.

Oui, ma chatte...

CHARLOTTE.

Ah! ah! il paraît que le jeune homme vous en avait pas mal repassé?

SERPILLARD.

Mais oui... (A part.) O amour, tu perdis Troie!

CHARLOTTE.

Qu'est-ce que vous dites donc?.. nous ne sommes que nous deux...

SERPILLARD.

Je m'entends...

CHARLOTTE.

Serpillard, si nous quittions le logement de la rue aux Fèves, où, d'un instant à l'autre, nous risquons d'être surpris; si nous volions à la frontière?...

SERPILLARD.

Comme de tendres oiseaux... Y pensez-vous, madame Charlotte Rainette de Carcassonne?... Il n'y a donc dans votre poitrine de femme (avec emphase) ni *foie* ni l'*oie?* Ne vous souvenez-vous plus de notre promesse à la petite colombe effarouchée, de lui retrouver ses vautours?... N'est-ce pas aussi en lui jurant de la rapprocher de sa mère, de lui ménager une entrevue immédiate avec elle, que nous sommes parvenus à réfroidir ses cris et ses larmes, à la décider enfin à s'abandonner à nous? et nous fuirions comme des penauds devant notre parole sacrée, devant cette innocente qui, pour la première fois, depuis hier, prend un peu de repos dans notre boudoir à coucher?... Ah! Charlotte, vous m'affligez... car je croyais travailler avec une personne ferrée sur le serment.

CHARLOTTE.

Allons, n'en parlons plus... la paix, mon bon, la paix!... Mais cette promesse, comment la remplir? notre prisonnière n'attendra pas un brin d'heure de plus; elle se portera à quelque extrémité qui nous mettra définitivement dans la peine... et...

SERPILLARD.

Eh bien! quoi? n'ai-je pas écrit au fils Henri que je tenais encore et toujours son amie à sa disposition? N'a-t-il pas notre adresse? Ne va-t-il pas venir?... Onze heures ne vont-elles pas sonner?

CHARLOTTE.

Et s'il nous glissait dans les mains?

SERPILLARD.

Impossible... il est amoureux forcené... puis voleur chez son père... et j'ai son secret, ma mie... Je suis sûr qu'il accourt et qu'il ne peut tarder... De plus, je lui ménage encore un petit tour de ma façon; je lui en ai touché deux mots dans mon billet que ce domestique...

CHARLOTTE.

Oh! Serpillard, c'est ce coup-là qu'il faudrait fuir à l'étranger.

SERPILLARD.

Nous en causerons.

CHARLOTTE.

Mais ensuite? car tout cela n'est pas la mère Sophie.

SERPILLARD.

Ensuite?... N'est-ce pas aujourd'hui qu'elle a dû sortir de son château de justice? N'a-t-elle pas aussi reçu avis qu'un homme, qui voulait l'entretenir d'une affaire importante, se trouverait, entre onze heures et minuit, à l'angle de cette rue, au commencement des numéros pairs?...

CHARLOTTE.

Tiens! c'est vrai, ça me revient!... (A part.) Diable d'homme, va!

SERPILLARD.

Vous m'attristez, Charlotte... vous battez en retraite; votre mémoire déménage, mon enfant...

CHARLOTTE.

Vous dites?

SERPILLARD.

Je dis que voici la petite.

SCÈNE II.

SERPILLARD, AUGUSTA, CHARLOTTE.

AUGUSTA, entrant par la gauche et s'adressant alternativement à Serpillard et à Charlotte d'une manière résolue.

Je compte bien que vous n'imaginez pas abuser de moi plus longtemps... C'est ma mère que je vous demande, entendez-vous bien, c'est ma mère...

SERPILLARD.

Parfaitement.

CHARLOTTE, à part.

Oh! oh!

AUGUSTA.

Je suis parmi des infâmes, je le sais...

SERPILLARD.

Doucement, mademoiselle...

AUGUSTA.

Mais tout pervertis qu'ils puissent être, ils comprendront sans doute encore que je n'ai cédé, au lieu de mourir, à leurs paroles et à leurs violences, qu'à cause d'un mot qu'ils ont prononcé, et qui arrête le meurtre, le suicide, toutes les mauvaises passions sur le point de s'accomplir.

SERPILLARD et CHARLOTTE.

Nous le comprenons.

AUGUSTA.

Eh bien, êtes-vous en mesure d'apporter à mon sacrifice, à ma résignation, cette douceur qui seule pourra remettre l'ordre de mes idées à la place de la folie qui bouillonne en ma tête?... J'ai la fièvre, voyez-vous... je la sens qui me dévore... me répondrez-vous?...

SERPILLARD.

Bientôt vous serez contente, mademoiselle... mais patience... et ne parlez pas si haut...

AUGUSTA.

Agissez, monsieur, je me tairai.

SERPILLARD.

Patience! je vous le répète...

AUGUSTA.

Ah! si vous me trompiez après ce qui s'est passé, je crois que je n'aurais pas peur de vous, et que moi, jeune et frêle, je vous ferais trembler... (*Serpillard souriant.*) Ne riez pas... les criminels sont des lâches!...

CHARLOTTE, *à part.*

Cette petite a des yeux... (*Haut.*) Allons, mademoiselle, de la modération, s'il vous plaît, nous ne souhaitons pas votre malheur, au contraire.

AUGUSTA.

Ma mère!...

CHARLOTTE.

Oui, mademoiselle...

AUGUSTA.

Ma mère, vous dis-je! où est-elle? vais-je la voir? est-elle ici?

SERPILLARD.

Oui, mademoiselle, dans un instant...

AUGUSTA.

Elle est ici? mais vous n'avez que cette chambre et ce cabinet... je n'y vois rien...

SERPILLARD.

C'est-à-dire, non... votre mère n'est pas là... mais...

AUGUSTA.

Il me la faut! Misérables que vous êtes tous les deux... vous

m'avez pris toutes mes larmes, toutes mes supplications, presque mon honneur, en me faisant ainsi disparaître du monde... Je ne pleure plus, je ne puis plus pleurer... je n'ai qu'un désir, une pensée : ma mère! ou la vengeance!... Ah! ce n'est qu'à ses pieds ou sur son cœur que tous mes bons sentiments de jeune fille humble et soumise se retrouveront...

SERPILLARD.

Et à ceux de monsieur Henri?

AUGUSTA.

Que me dites-vous?

SERPILLARD.

Oui... s'il allait venir?

AUGUSTA.

Venir... où?

SERPILLARD.

Ici, pardieu!

AUGUSTA.

Et pourquoi? pour qui?

CHARLOTTE.

Pas pour moi, j'imagine.

AUGUSTA.

Comment saurait-il? qui lui aurait donc appris?...

SERPILLARD.

Vos serviteurs, que vous traitez de misérables, d'infâmes...

CHARLOTTE.

Voilà le mal que nous voulons vous faire!

AUGUSTA.

Ah! si c'était vrai!

SERPILLARD.

N'attendriez-vous pas avec moins d'impatience cette autre personne que vous désirez tant?

AUGUSTA.

Non; mais en l'attendant avec lui, il me semble que je ne souffrirais pas autant. Ne me trompez-vous pas encore?

SERPILLARD.

Ni pour l'un ni pour l'autre.

AUGUSTA.

Ah! merci!

CHARLOTTE, à part.

L'amour la radoucit, la mignonne!

AUGUSTA.

J'ignore votre but, votre intérêt dans votre conduite envers moi; mais si c'est de l'argent que vous cherchez, on dit que je suis riche par la bonté insigne de celle qui m'a d'abord servi de mère... Eh bien, soyez tranquilles, vous en aurez... Mais n'est-

ce pas que ma vraie mère, celle qui m'apparait dans mon sommeil, dans mes rêves, n'est-ce pas qu'elle n'est point en prison comme me l'a dit cruellement monsieur Dervil?

SERPILLARD.

Elle n'y est plus.

AUGUSTA.

Quoi! c'était donc vrai?

SERPILLARD.

Comme j'ai l'honneur de...

AUGUSTA.

Mais, en connaissez-vous le motif?

SERPILLARD.

Oh! par exemple! elle vous contera cela.

AUGUSTA.

O mon Dieu! elle, parmi des coupables entachés de flétrissure!... ma mère, innocente!

SERPILLARD.

Je ne crois pas.

AUGUSTA.

Comment?

SERPILLARD.

Ne m'interrogez pas davantage.

AUGUSTA, exaspérée.

O mon Dieu! finissons-en, je vous en prie... pour elle, pour moi, pour vous... car si mon incertitude continue, si cette situation n'a pas un terme immédiat, je sens en moi qu'il va se passer ici quelque chose de violent, d'étrange...

SERPILLALD.

Je sors, mademoiselle, je sors...

AUGUSTA.

Vous sortez?

CHARLOTTE.

Oh! mais, ne craignez rien, moi je reste...

SERPILLARD.

C'est absolument nécessaire, afin de... (On frappe doucement.) N'entends-je pas frapper?

CHARLOTTE.

Oui... (A Augusta.) Réjouissez-vous, c'est votre amoureux... (On frappe plus fort.)

SERPILLARD.

Madame Charlotte, allez donc ouvrir... Moi, je vais prendre mon chapeau... (A Augusta.) Et à bientôt, ma belle enfant!... (Il entre dans le cabinet; on frappe toujours.)

CHARLOTTE.

On y va! on y va! (Dervil parait au moment où Serpillard sortait du cabinet à gauche; Serpillard recule et sort ensuite furtivement après l'entrée complète de Dervil, qui ne l'a pas vu.)

SCÈNE III.

DERVIL, AUGUSTA, CHARLOTTE.

CHARLOTTE, reculant; à part.

C'est notre fin!

AUGUSTA, aussi à part.

Le père d'Henri!

DERVIL.

Vous ici, mademoiselle!... (A part.) J'arrive avant lui!

AUGUSTA.

Hélas! oui, monsieur...

DERVIL.

Du moins, je suis plus heureux ici qu'à votre pension, où je me suis rendu ce matin... Je n'avais pas encore surpris le charmant billet qui convie Henri dans cet affreux repaire... car il n'y a qu'un moment qu'un hasard providentiel l'a mis entre mes mains... Mais mon fils viendra... je m'étonne même qu'il ne soit pas déjà au rendez-vous...

AUGUSTA, émue.

Ah! monsieur, si vous saviez...

DERVIL.

Votre fuite, mademoiselle, a produit un scandale... toute la police était déjà sur pied...

CHARLOTTE, à part.

C'est notre dernière heure...

DERVIL.

Et si je suis accouru au lieu de la prévenir, comme j'aurais dû le faire, c'est que, je l'avoue, je ne puis me défendre d'une émotion, d'un certain trouble à cause de mon fils, de vous-même. Mais avant.... (S'adressant à Charlotte.) Où est Serpillard? Et surtout ne m'en imposez pas... car, cette fois, ne comptez plus m'échapper... Voyons, où est-il?

CHARLOTTE.

Il était là, tout de suite, dans son cabinet de toilette... mais vous avez dû rencontrer quelqu'un sur l'escalier...

DERVIL.

Personne...

CHARLOTTE.

C'est qu'alors il se sera effacé pour vous laisser passer, comme c'est l'usage entre gens comme il faut...

AUGUSTA.

Mais il me semblait, si c'est cet homme...

DERVIL.

Il vous semblait...

CHARLOTTE.

Je sais ce qu'elle veut dire.

DERVIL.

Taisez-vous! (A Augusta.) Eh bien?

CHARLOTTE, à l'oreille d'Augusta.

Silence! ou vous ne la verrez pas.

AUGUSTA, à Dervil à mi-voix.

Eh bien! je ne puis parler...

DERVIL.

Voilà qui est étrange!

AUGUSTA.

Je ne puis pas tant que cette femme...

DERVIL, à Charlotte.

Éloignez-vous!

CHARLOTTE, s'empressant.

Que je sorte?

DERVIL.

Non pas, s'il vous plaît... là, dans cette chambre... pourvu, toutefois, qu'il n'y ait point d'issue... (Il regarde.) Non, c'est bien... Allez!... (Il pousse brusquement Charlotte dans le cabinet.)

CHARLOTTE, en y entrant.

Oh! Dieu! n'avoir pas plus pitié des vieux! (Dervil ferme à clef.)

SCÈNE IV.

DERVIL, AUGUSTA.

DERVIL.

Maintenant, mademoiselle...

AUGUSTA.

Combien vous devez me croire coupable monsieur! et pourtant...

DERVIL.

D'abord, cet homme...

AUGUSTA.

Eh bien! il s'est échappé d'ici... (elle indique le cabinet) aussitôt après votre entrée... avant, il allait sortir...

DERVIL.

Pour rentrer bientôt?...

AUGUSTA.

Hélas! il me l'avait promis... mais je crains bien qu'à présent, s'il a à vous redouter...

DERVIL.

Où allait-il?

AUGUSTA.

Me la chercher, monsieur... pour que nos bras se pressent, pour que nos cœurs se réunissent au milieu de nos larmes de douleur et de joie, après avoir été si longtemps séparées.

DERVIL.

Que voulez-vous dire? je ne vous comprends pas...

AUGUSTA.

Ne vous souvenez plus du coup terrible que vous m'avez porté en même temps que vous répandiez en mon âme une inexprimable douceur?...

DERVIL.

Moi?...

AUGUSTA.

Oh! ce n'est point un reproche que je vous adresse... je vous priais, je vous sommais presque de me répondre... Oh! non, je suis si heureuse, si cet homme reparaît et qu'il ne revienne pas seul, que je ne peux en vouloir à personne.

DERVIL.

En vérité, mademoiselle, expliquez-vous mieux...

AUGUSTA.

Mais c'est elle, monsieur, qui n'est plus en prison, comme vous me l'avez dit... elle qui va venir me donner sa bénédiction... c'est ma mère, monsieur, c'est ma mère!

DERVIL.

Ici, dans cette maison?...

AUGUSTA.

Voilà l'unique espoir qui m'a gardée, qui m'a soutenue, depuis que cet homme et sa compagne me tiennent à leur merci... Voilà pourquoi j'existe encore...

DERVIL.

Malheureuse!

AUGUSTA.

Cette pitié, c'est pour elle, n'est-ce pas? pour elle, qui a dû tant souffrir de corps et de cœur... sans air, sans soleil, et privée de sa fille...

DERVIL.

Non, mademoiselle, non, pauvre enfant, cette pitié ne s'adresse qu'à vous...

AUGUSTA.

Est-ce possible? Mais, à présent, il ne faut plus me plaindre, je ne veux plus qu'on me plaigne, maintenant que je sais qu'elle est en ce monde...

DERVIL.

Puisse-t-elle ne jamais se présenter à vous!

AUGUSTA.

Cette parole-là, quelque pénible qu'elle soit, ne me surprend pas dans votre bouche.

DERVIL.

Comment?... (*A part.*) Aurait-elle appris?...

AUGUSTA.

Non, monsieur; je ne m'étonne pas de votre commisération,

d'abord à mon égard, parce que vous pensez, comme tous, que la honte ne manquera pas de m'atteindre en habitant désormais avec celle qui, malheureusement...

DERVIL.

En effet...

AUGUSTA.

Mais, je vous jure qu'en partageant le reste de la destinée que la Providence lui garde, ce sera, pour nous deux, consolation, bonheur sans honte... Que demandent les hommes ? N'ont-ils pas eu satisfaction ?

DERVIL.

Il n'y a plus que la justice d'en haut ! (A part.) Elle ignore tout.

AUGUSTA.

Ah ! monsieur, ne m'accablez pas... et peut-être parce que j'aime votre fils.. J'essayerai de l'oublier...

DERVIL.

Et lui, vous imitera-t-il ? Mais vous me rappelez qu'il se fait bien attendre... l'inquiétude me gagne... son agitation d'hier...

AUGUSTA.

O mon Dieu ! lui serait-il arrivé quelque chose de fâcheux à cause de moi ?... Et cet homme ? Il tarde à m'en faire mourir... Si vous envoyiez cette personne que vous venez d'enfermer...

DERVIL.

Non, non, j'y vais moi-même... Mais vous laisser seule ici... Comment donc faire ? (Prêtant l'oreille.) Il me semble que j'entends des pas dans l'escalier..... (Il écoute de nouveau.) Non, rien..... je me trompe... Mais il faut absolument que je vous quitte pour quelques minutes.

AUGUSTA.

Allez, monsieur, je ne crains rien... Je suis à présent forte et courageuse...

DERVIL.

Au revoir, Augusta, oui je reviendrai... Car une fois rassuré sur le compte de mon fils, mon devoir m'appelle à veiller sur vous-même... Puis, les gens chez qui vous êtes, je ne les perds pas de vue... Ainsi donc, à bientôt.

AUGUSTA.

Oh ! oui, revenez assister à la sainte réunion qui se prépare... Venez recevoir d'elle-même l'aveu de son innocence.

DERVIL, à part.

Et peut-être la demande de son pardon... (A Augusta.) Adieu ; et fermez bien sur ma sortie pour ne recevoir qu'à bonne enseigne... Quant à la clef de cette autre chambre... (Il indique où est Charlotte.) Je vous la laisse, mais gardez-vous bien... Adieu !... (Il lui remet la clef du cabinet.)

AUGUSTA.

Oh ! soyez tranquille !... Nous vous attendons ! (Dervil va pour sortir.)

SCÈNE V.

DERVIL, UN COMMISSIONNAIRE, AUGUSTA.

LE COMMISSIONNAIRE, frappant et entrant.

C'est-il ici le cinquième de la maison numéro treize de la rue aux Fèves, la porte en face ?

DERVIL.

Oui, mon garçon.

LE COMMISSIONNAIRE.

Monsieur Dervil, s'il vous plaît ?

DERVIL.

C'est moi !... (A part.) Comment sait-on ?...

LE COMMISSIONNAIRE.

En ce cas, voici pour vous. (Il lui remet une lettre.)

DERVIL.

Qui vous a remis cette lettre ? Y a-t-il une réponse ?

LE COMMISSIONNAIRE.

On ne m'a rien dit.

DERVIL.

Vous a-t-on payé ?

LE COMMISSIONNAIRE.

Oui. Adieu, monsieur... (Il sort.)

SCÈNE VI.

DERVIL, AUGUSTA.

DERVIL, s'approchant de la lampe à droite.

Je ne connais pas cette écriture !... (Il décachète et lit haut.) « Si » monsieur Dervil veut revoir son épouse chérie avant qu'elle » ne meure, qu'il se hâte ! car elle se trouve à l'heure qu'il est » dans un état désespéré... Le docteur Rémi, en l'absence du » médecin de la maison. » « *P. S.* Le fils de monsieur Dervil est » près de sa mère. » Une crise subite sans doute... Ah ! je cours... Pourrai-je revenir, mademoiselle ?... Je l'ignore ; en tout cas, priez Dieu !...

AUGUSTA.

Et vous, monsieur, espérez... Que ne puis-je vous accompagner !... (Dervil sort précipitamment. Augusta s'enferme.)

SCÈNE VII.

CHARLOTTE, AUGUSTA.

CHARLOTTE, appelant.

Mademoiselle Augusta, je sais que vous êtes seule...

AUGUSTA.

Que voulez-vous?

CHARLOTTE.

Le cordon, s'il vous plaît, ma belle portière.

AUGUSTA.

Je ne peux.

CHARLOTTE.

Ne dites pas ainsi.

AUGUSTA.

Cela m'est défendu.

CHARLOTTE.

A la bonne heure!

AUGUSTA.

Et j'ai promis...

CHARLOTTE.

Ouvrez-moi... seulement pour quelques minutes... vous ne vous en repentirez pas... J'ai une chose importante à vous dire.

AUGUSTA.

Quelle chose? dites... j'entendrai bien.

CHARLOTTE.

C'est au sujet de celle que vous allez voir, mon cher ange; mais je vous préviens que je n'ouvrirai la bouche qu'autant que vous ouvrirez la porte.

AUGUSTA.

Jureriez-vous de rentrer où vous êtes aussitôt après?...

CHARLOTTE.

Un million de fois, ma petite poule...

AUGUSTA.

Par qui?

CHARLOTTE.

Par les cendres de ma mère, ou mieux... sur la vie de la vôtre...

AUGUSTA, *à part.*

Que ne ferais-je pas en entendant ce mot!... Monsieur Dervil, pardonnez-moi!... (*Elle ouvre.*)

CHARLOTTE, *sortant.*

Merci, mademoiselle, merci... Vrai! vous êtes gentille!... (*A part.*) Attends, je vais t'apprendre à causer...

AUGUSTA.

Songez à quelles conditions...

CHARLOTTE.

J'y songe.

AUGUSTA.

Eh bien?

CHARLOTTE.

Eh bien, voilà... Vous êtes jeune, et par conséquent sans expérience... je vais vous donner un bon conseil...

AUGUSTA.

Quel est-il?...

CHARLOTTE.

Il me semble que la personne que vous attendez, et qui ne se doute de rien, risquerait à votre vue subite de se trouver sous le coup d'une émotion trop forte; de sorte que si vous m'en croyiez...

AUGUSTA.

Si je vous en croyais?...

CHARLOTTE.

Vous prendriez place dans ce cabinet... tandis que moi et ce monsieur qui doit l'amener, nous mijoterions votre entrevue....

AUGUSTA.

N'y est-elle donc pas déjà préparée?

CHARLOTTE.

Je vous répète que non... J'ignore si maintenant...

AUGUSTA.

Vous avez raison... j'accepte votre conseil.. Seulement... (Allant prendre la clef.) Vous permettez, n'est-ce pas?

CHARLOTTE.

La clef?... mais certainement... j'allais vous le proposer... Mais dépêchez-vous, car d'un instant à l'autre...

AUGUSTA.

Oui, oui. Songez à votre promesse.

CHARLOTTE.

Soyez tranquille. Entrez vite. (Augusta entre.) Bien... (Poussant un verrou.) Plus, ce petit verrou que tu ne connaissais pas, ma bichette... Attrape... (A Augusta.) Patience, mademoiselle!... (Elle rouvre ensuite la porte du fond fermée par Augusta.)

SCÈNE VIII.

CHARLOTTE, seule.

A présent que je suis maîtresse du champ de bataille, profitons-en... (Elle s'apprête pour sortir.) Et puisque mon vieux Serpillard ne revient pas, ma foi, décampons aussi... (Avisant une bourse.) Sa bourse! quelle chance!... (Apres l'avoir examinée.) Excusez! rien dedans... (Allant à une bouteille sur un buffet.) Quelque chose dans ceci, par exemple! Bon! consolons-nous avec... (Apres avoir bu.) J'aurais pourtant bien voulu renouer avec l'ancienne... Ah bah!... pensons d'abord à nous... Allons, je dégringole, et bonsoir la compagnie!...

SCÈNE IX.

CHARLOTTE, SERPILLARD.

CHARLOTTE.

Tiens! c'est Serpillard!

SERPILLARD.

Moi-même, ma vieille... et vous, où alliez-vous donc?

CHARLOTTE.

A votre rencontre, mon pauvre ami... et puis, qu'est-ce qu'il y a de nouveau?

SERPILLARD.

Il y a de nouveau... (Regardant autour de lui.) Mais où gîte donc l'enfant?

CHARLOTTE, à mi-voix.

Verrouillée... je vous conterai cela.

SERPILLARD.

Bien. J'ai d'abord rencontré *l'Henri*, qui ne possédait rien dans les mains, rien ailleurs, l'imbécile!... alors j'avais envie... mais enfin, averti par moi que la place était prise par l'auteur de ses jours, il a jugé à propos de respecter ce rival en le saluant de ses talons... et d'un!... Ensuite il fallait se délivrer de ce satané Dervil... lui jeter du tabac dans les yeux, n'est-ce pas?... C'est pourquoi le marchand de vin du coin m'a prêté sa plume et son encre, avec lesquelles j'ai écrit de mon plus mal, au clair d'un petit verre, le billet...

CHARLOTTE.

Que j'ai entendu lire...

SERPILLARD.

Et de deux!...

CHARLOTTE.

Ensuite, la mère en question?...

SERPILLARD.

Après m'être expliqué de la chose, elle a voulu s'agenouiller sur un banc pour remercier le ciel avant de monter ici...

CHARLOTTE.

Ah!

SERPILLARD.

Et de trois!... Maintenant il nous faut déguerpir, et lestement... s'il n'est pas trop tard...

CHARLOTTE.

Comme vous dites, mon maître.

SERPILLARD.

Car le Dervil, joué un peu bien, va sans doute rebondir ici comme un tigre hors de sa cage... Filons vite!... Et de quatre! (Prêtant l'oreille.) Je crois que voilà la Franck...

CHARLOTTE, *regardant sur l'escalier.*

Oui, justement...

SERPILLARD.

Eh bien! qu'elle entre! et laissons-la se débrouiller avec sa fille.

CHARLOTTE, *à Sophie qui entre, en lui offrant une chaise qu'elle n'accepte pas.*

Donnez-vous donc la peine...

SCÈNE X.

CHARLOTE, SOPHIE, SERPILLARD.

CHARLOTTE.

Comment ça va, ma chère?... un peu vieillie, hein?... nous aussi...

SERPILLARD.

Allons! une poignée de main en souvenir du passé, quoique vous m'ayiez si malhonnêtement tourné le dos... (*Sophie reste impassible.*) L'heure s'avance dans la nuit, les boutiques se ferment, et nous risquerions de ne plus pouvoir trouver de comestibles propres... à fêter ensemble... votre bonheur... vous comprenez... au revoir donc!... à bientôt!

SOPHIE, *avec un élan de mère.*

Mais...

CHARLOTTE, *indiquant le cabinet où est Augusta.*

Elle est là, ma confrère; mais ne brusquez rien... ménagez la reconnaissance...

SERPILLARD.

Et surtout ne manquez pas de mettre quatre couverts aussitôt que vos deux ruisseaux de larmes seront à sec!... (*A Charlotte.*) Honneur à l'âge!... Passez, Charlotte!...

SCÈNE XI.

SOPHIE.

Ah oui! j'ai dû prier avant de monter dans cette chambre, paradis que Dieu m'envoie pour me montrer mieux encore toute sa grandeur et mon indignité!... Pourtant lui, l'immense regard, dont il donne à chacun selon ses œuvres, a pu en daignant le porter sur sa créature, qui le remercie à deux genoux (*elle s'incline*) reconnaître combien ses pleurs étaient amers, ses remords déchirants, son repentir profond!... Non, mon Dieu! ce n'est pas la solitude désespérante, l'air funèbre, la clarté de deuil qui règnent dans les prisons, ce n'est pas la torture du corps qui a éveillé le cœur au sentiment de la faute : à peine l'eus-je commise, que j'en avais horreur!... Le poison!... Ah! ce mot s'est dressé impitoyable autour de ma misérable couche, dans mes nuits de convulsions morales, de sueurs glacées... Je n'ai point exhalé de plaintes... jamais! au contraire, j'étais heureuse de me

dire : Plus tu souffriras, plus tôt tu devras espérer quelque calme jeté du ciel à ta résignation... Oh ! Armand ! Armand ! demande toujours que j'expie davantage ! sois pour un instant aussi bon que la Providence, et laisse-moi reprendre à ce calice suprême de douceur, qu'on nomme l'amour maternel, assez de force pour continuer à supporter le fardeau de ma croix!... (S'approchant du cabinet.) Oui, ma fille, viens que je goûte en tes bras, qui seront peut-être indulgents pour les miens, l'étreinte de cet amour et de cette douleur... Et puis après je me punirai plus que je ne l'ai été jusqu'ici, car je t'apprendrai tout... Puisses-tu alors ne pas me repousser !... Hélas! je frémis à cette pensée... mais qu'importe? viens d'abord... oh ! viens, ma fille !...

SCÈNE XI.

AUGUSTA, SOPHIE.

AUGUSTA, d'une voix pleine d'émotion.

J'entends que vous êtes là, ma mère... Sont-ils partis?... êtes-vous seule?... ouvrez-moi cette porte... car je ne puis, mon Dieu! je suis enfermée!... (On entend des efforts faits pour ouvrir.)

SOPHIE, à part.

Quoi! c'est une voix si douce qui m'appelle de ce nom : Ma mère!... Oh ! mon cœur bat à rompre ma poitrine!... oh!

AUGUSTA.

Vous ne me répondez pas... oh ! répondez-moi, je vous en supplie!...

SOPHIE.

Je suis là, mon enfant... je suis là près de toi... près de vous, mourant d'impatience et d'amour, car je ne puis pas non plus... (Elle cherche aussi à ouvrir.)

AUGUSTA.

Oh! cette porte! cette porte ! (Nouveaux efforts.)

SOPHIE.

Quel est donc l'enfer qui la tient entre nous?

AUGUSTA.

L'obstacle est de votre côté, ma mère...

SOPHIE.

Je cherche...

AUGUSTA.

Brisons la, ma mère, brisons la. (Efforts désespérés.)

SOPHIE.

Non... non... je crois... oui... je vois... Attends... ce verrou caché... Oui, c'est cela... il cède... (La porte s'ouvre.) Ah!

AUGUSTA.

Ma mère!!!

SOPHIE.

Ma fille!!! (Embrassements prolongés, après lesquels Sophie tombe assise à gauche, Augusta à genoux devant elle.)

AUGUSTA, entourant de nouveau sa mère.

Oh! oui, c'est vous, c'est bien vous... je ne me trompe pas, je vous reconnais comme si je vous avais déjà vue... Laissez-moi encore... je ne savais pas que cela faisait tant de bien d'embrasser sa mère...

SOPHIE.

Encore, oui, encore!... N'est-ce pas que si de telles sensations duraient longtemps, on en mourrait?... Pauvre chère enfant!...

AUGUSTA, se dégageant.

Espériez-vous que nous nous retrouverions un jour, dites, ma mère?

SOPHIE.

Quand j'oubliais que j'étais moi... j'espérais... quand je revenais à moi, je n'espérais plus, je n'osais pas...

AUGUSTA.

Vous n'osiez pas?

SOPHIE.

Non, voyez-vous, il faut qu'un être soit méritant pour avoir droit à du soleil.

AUGUSTA.

Voyez-vous!... Pourquoi me parler ainsi?

SOPHIE.

C'est que... la première fois...

AUGUSTA.

Moi, je ne suis véritablement au monde que d'aujourd'hui... Eh bien! est-ce qu'une mère ne dit pas *toi* à sa fille dès l'heure qu'elle entre au monde?

SOPHIE.

Oh! si! et de toutes les forces qui me restent.

AUGUSTA, d'un ton caressant.

Eh bien?

SOPHIE.

Eh bien, oui, mon enfant, ma fille adorée, je t'aime...

AUGUSTA.

Oh! merci de ce mot qui n'est plus qu'un même souffle pour deux... Au moins sur la terre, nous voilà réunies pour toujours!

SOPHIE, se levant.

Peut-être!..

AUGUSTA.

Que dites-vous? comme vous me mettez déjà de la tristesse dans le cœur!

SOPHIE.

Oh! non, je ne veux pas te causer la moindre peine, le plus petit chagrin, mon Augusta...

AUGUSTA.

Ma mère!

SOPHIE.

Oui, ma fille! Mais hélas! plus je te considère avec ce sentiment indéfinissable de joie maternelle, plus je me sens involontairement défaillir...

AUGUSTA.

Vous! mais expliquez-moi donc, je vous en conjure les larmes aux yeux... car à travers la tendresse de vos paroles pour moi, au milieu de ce bonheur que vous paraissez éprouver si profondément, perce une amertume qui me déchire l'âme!...

SOPHIE, à part.

Oh! je souffre!

AUGUSTA.

Et pardonnez-moi si je suis entraînée à vous interroger...

SOPHIE.

Si je te pardonne, mon doux ange!...

AUGUSTA.

Saviez-vous... où vous étiez, que j'existais toujours?... et qu'une âme du ciel...

SOPHIE.

Je l'espérais, ma fille... (Avec anxiété.) Où j'étais!... t'aurait-on dit où j'étais?

AUGUSTA, baissant les yeux, et avec une grande contrainte.

Oui... ma mère...

SOPHIE, à part.

Tout mon sang se glace!

AUGUSTA.

Quel malheur, quelle injustice ont donc pesé sur vous?

SOPHIE.

Regarde-moi, toi qui es une fleur si pure, que je crains de la ternir en l'approchant, regarde-moi bien, ma fille, et que ce soit là un de mes plus cruels châtiments, parce que c'est un des plus mérités... et surtout pour toi, n'aime personne d'amour!... oh! non, personne!...

AUGUSTA.

Oh! ma mère! que me dites-vous là!...

SOPHIE.

Vois mon visage amaigri, mes rides profondes, cette vue affaiblie... Eh bien! toute cette mort anticipée ne provient pas de ces vingt ans...

AUGUSTA.

Quoi! vous enfermée pendant vingt ans, ô mon Dieu!

SOPHIE.

Je le prenais à témoin tout à l'heure... que ce n'était point tout cela qui me courbait vers la tombe avant l'âge...

AUGUSTA.

Vous avez souffert?... vous vous êtes dévouée pour mon père, n'est-ce pas? Où est-il? vous m'avez abandonnée forcément, à cause de lui, peut-être...

SOPHIE.

Hélas! déjà avant ta naissance, ton père se mourait, presque aussitôt que nous nous étions connus, sans doute de désespoir à mes révélations, recevant comme un saint ministre toutes les amertumes de mon âme...

AUGUSTA, à part.

Pauvre père! priez pour votre fille, comme elle priera pour vous... (Haut.) Ma mère, je vous écoute...

SOPHIE.

Oui, j'irai jusqu'au bout... Sachez donc... (avec hésitation) que je ne suis pas mariée... que des désordres d'abord... ensuite... un crime... (Ce dernier mot doit être dit d'une manière convulsive.)

AUGUSTA, reculant un peu, atterée.

Un crime!... vous!... est-ce possible?

SOPHIE.

Hélas! il n'est que trop vrai!...

AUGUSTA.

Oh!...

SOPHIE, d'une voix frémissante de stupeur.

Oui, frappez, frappez! donnez le coup de grâce à mes angoisses de toutes sortes, en vous éloignant...

AUGUSTA, se rapprochant doucement.

Pardonnez un mouvement involontaire... Voyez-vous... je me rapproche... pardonnez!...

SOPHIE.

Merci de votre pitié, ma fille... si j'ose encore employer ce nom, merci à genoux. (Elle s'incline; Augusta la retient.) Mais cette pitié, c'est le fer rouge qui s'applique sur le cœur. (Avec désespoir.) Oh! prenez-moi, mon Dieu! si vous trouvez que j'ai assez souffert.

AUGUSTA.

Ma mère...

SOPHIE.

Silence! pas de ce mot, j'en suis indigne!

AUGUSTA.

Votre tête s'égare... revenez à vous.

SOPHIE, avec une voix comme altérée par la folie.

Je te dis que je suis criminelle... je te le dis... je te le dis!

AUGUSTA.

Taisez-vous! oh! taisez-vous, par grâce!

SOPHIE, avec une résolution égarée.

Non, je parlerai.

AUGUSTA.

Vous voulez donc que je meure?

SOPHIE.

Écoute!...

AUGUSTA.

Non, je vous en supplie... assez... fuyons cette place qui brûle...

SOPHIE.

Restons-y jusqu'à ce que j'aie achevé.

AUGUSTA, cherchant à entraîner sa mère.

Venez, ma mère, venez!

SOPHIE, au comble d'une émotion concentrée.

Écoute encore... le poison...

AUGUSTA.

Le poison!...

SOPHIE.

Cette arme des lâches!

AUGUSTA.

Oui... eh bien?

SOPHIE.

Eh bien, je m'en suis servie contre un homme...

AUGUSTA.

Qui avait soif de votre sang, n'est-ce pas?

SOPHIE.

Qui était bon comme toi!...

AUGUSTA.

Oh!...

SOPHIE, exaltée.

Tu me maudis, je le sens... ma vie s'arrête dans un serrement horrible. (Elle retombe assise à gauche.)

AUGUSTA, s'élançant à genoux près de sa mère.

Vous maudire? Est-ce qu'on maudit jamais sa mère? (A part.) Ayez pitié de nous, Seigneur!

SOPHIE.

Qu'il vienne, cet homme, pour que je tombe à ses pieds! oh! s'il venait pour juger de mon désespoir, de mes souffrances et de mon repentir... Le front bas et humilié jusqu'à terre, devant lui, devant mon enfant, devant ma fille que je vois pour la première fois, il verrait lui-même mes larmes brûlantes, il en com-

prendrait la sincérité en même temps que leur feu terrible; et peut-être alors me pardonnerait-il? et puis après un couvent, l'exil, la mort, qu'importe? Oh! s'il venait!

SCÈNE XIII.

SOPHIE, DERVIL, AUGUSTA.

DERVIL, entrant.

Le voilà, Sophie Laval, voilà cet homme!

SOPHIE.

O! mon Dieu! merci! (Elle se jette aux pieds de Dervil.)

AUGUSTA, à part.

Le père d'Henri!...

DERVIL.

Qui a tout entendu... (montrant Augusta) et qui, en présence d'un ange comme celui-ci, ne peut s'empêcher de pardonner... Relevez-vous, madame!

SOPHIE, se relevant sans que Dervil lui ait donné la main.

Oh! maintenant, je sais ce qu'il me reste à faire... et que le ciel me soit en aide!

AUGUSTA, d'un ton larmoyant.

Et moi, monsieur... (Elle ne peut achever. — Se jetant dans les bras de Sophie.) Ah! ma mère!...

LA MORT

ACTE V.

Salon riche. — Issues latérales et de fond.

SCÈNE PREMIÈRE.

DERVIL, seul, assis et pensif, près d'une table, à gauche. — Au lever du rideau, un Domestique lui apporte deux lettres. Il décachète et lit.

« Conciergerie, avant-hier, 20 juillet. — Monsieur, au moment où monsieur Serpillard et moi, Charlotte, posions le pied » sur la dernière marche de notre demeure de la rue aux Fèves, » la police de sûreté, qui n'est pas du tout sûre pour des gens » comme nous, nous mettait la main sur l'épaule... » (Cessant de lire.) C'est assez, misérable! Que la justice de Dieu et des hommes te foudroie!...Voyons cette autre lettre...signée Serpillard!... Bien... tous deux sous les verroux.... Le post-scriptum me suffira, et de reste... Mais, que vois-je! grand Dieu! (Lisant.) « Le » complice de celui qui t'a volé est en prison, c'est vrai; mais » le voleur est libre; c'est ton fils! » (Il se lève.) Oh! c'est l'enfer qui parle quand c'est la bouche de Serpillard qui dit que mon fils s'est déshonoré... mais n'importe! Le serpent du doute éveille en mon esprit comme une flamme qui dévore; et je ne sais plus que souffrir et me désoler... Si je pouvais éclaircir mes soupçons... Oui... mais aurai-je ce courage?... Sa tête, sa pauvre tête amoureuse, dans l'état d'agitation et de désespoir où il se trouve à présent... O mon Dieu! mon Dieu!... que faire? que résoudre?

SCÈNE II.

DERVIL, HORTENSE. (Hortense entre par la gauche.)

DERVIL.

Venez, ma bonne Hortense... Ah! j'ai bien besoin de vous!

HORTENSE.

Me voilà, mon ami.

DERVIL.

Encore une chose affreuse...

HORTENSE.

En effet, vous pâlissez...

DERVIL.

Jusqu'alors j'avais hésité, de peur de vous affliger profondément... mais je ne résiste plus... Préparez-vous donc à une grande douleur, et pardonnez-la-moi.

HORTENSE.

O mon Armand ! si elle doit diminuer la vôtre en s'échappant de votre pensée, parlez vite !

DERVIL.

Il s'agit de notre fils.

HORTENSE.

Notre joie, notre peine peuvent-elles être ailleurs? Henri va beaucoup mieux aujourd'hui, vous le savez...

DERVIL.

Et le ciel en soit loué!

HORTENSE.

Mon cher Armand, je vous rappelle que vous aviez besoin de moi.

DERVIL, hésitant.

Oui... certainement.

HORTENSE.

Eh bien ! cette grande douleur, c'est encore au sujet d'Augusta ? Oh ! mon ami, si vous m'en croyiez, pour conserver et la vie et la raison de notre enfant... nous ne devrions plus hésiter...

DERVIL.

Plus hésiter?...

HORTENSE.

Sans doute, à les unir...

DERVIL, à part.

Oh !... (Haut.) Que me dites-vous? c'est impossible !

HORTENSE.

Cette jeune personne reste pour nous une inconnue, j'en conviens; mais...

DERVIL, à part.

Une inconnue!... (Résolûment.) Hortense, écoutez-moi, ce n'est plus un seul secret que j'ai à vous apprendre... il y en a deux, dont l'un est surtout terrible... Vous me voyez désespéré... mais il le faut!... Commençons par le moindre : la mère d'Augusta est retrouvée. (Mouvement d'Hortense.) Sortie de prison avant-hier, elle a revu sa fille.

HORTENSE.

Est-ce possible?

DERVIL.

En ma présence, chez ses deux complices arrêtés, lorsque j'y allais. Sachez donc qu'en me proposant de marier Henri à Augusta... ce serait un voleur qui épouserait la fille d'une empoisonneuse !

HORTENSE, au comble de la stupéfaction.

Pardonnez-moi, mon Armand; mais vous êtes insensé !

DERVIL, lui remettant la lettre de Serpillard.

Tenez, lisez !

HORTENSE.

C'est une infâme accusation!... O mon Dieu! je me sens glacée!... car je me rappelle que dans un entretien...

DERVIL, affectueusement.

Eh bien! avais-je besoin de vous, de *toi*, mon Hortense?

HENRI, en dehors, et à haute voix altérée.

Jamais d'autre! Elle toujours!

HORTENSE.

Armand, entendez-vous notre fils? il me réveille de ma stupeur, et me fait souvenir qu'il y a dans votre chambre une femme qui demande instamment à vous parler...

DERVIL.

Je ne veux pas revoir cette femme...

HENRI, toujours en dehors.

Mon père! mon père!

DERVIL.

Non, je cours à notre enfant qui m'appelle... Faites, je vous en prie, à moi le sacrifice, à elle la charité de la recevoir.

HORTENSE.

Votre volonté, mon ami, seulement vos désirs...

DERVIL.

Merci.

HORTENSE.

A bientôt donc! Et qui sait? peut-être ne serons-nous pas aussi malheureux que nous avons à le craindre.

DERVIL.

Vous êtes toujours ma providence! (Il baise au front sa femme et sort précipitamment par la gauche, où l'on a entendu Henri.)

HORTENSE sonne; au Domestique.

Introduisez cette personne qui attend.

LE DOMESTIQUE.

Madame sait qu'elle se nomme Sophie Leval?

HORTENSE.

Oui, allez! (Sortie du Domestique. — Sophie entre par le fond.)

SCÈNE III.

SOPHIE, HORTENSE.

SOPHIE, avec la même apparence misérable qu'au 4e acte. — A part.

Ce n'est pas lui!... (S'inclinant.) A qui ai-je l'honneur...?

HORTENSE.

A sa femme.

SOPHIE.

Et vous auriez la bonté...?

HORTENSE.

Le motif de votre visite?

SOPHIE.

Savez-vous qui je suis?

HORTENSE.

Je le sais.

SOPHIE.

Et vous daignez...?

HORTENSE.

Mon mari le veut ainsi.

SOPHIE, à part.

Son mari!... (Haut.) Madame, savez-vous ce que je suis?

HORTENSE.

Oui.

SOPHIE.

Hélas! je ne me plains de rien, je subis tout avec résignation... excepté pourtant de vous entendre dire que vous connaissez ce que je suis... ce que j'ai été, à la bonne heure... car Sophie Leval n'existe plus... elle est morte il y a vingt ans!

HORTENSE.

Qu'entends-je!

SOPHIE.

Oui, morte au vice et à la dépravation; cent fois elle aurait pu en finir avec la vie réelle, si telle avait été son intention... et de la même manière...

HORTENSE.

N'achevez pas, au nom du ciel!

SOPHIE.

Vous avez raison... Si je porte en mon souvenir un châtiment toujours prêt à me frapper, moi seule...

HORTENSE.

Que voulez-vous donc?

SOPHIE.

Patience encore pour quelques mots... et puis, vous ne me reverrez jamais!

HORTENSE.

Je vous écoute.

SOPHIE, avec entraînement.

Non, ce n'est pas forcément, cela me soulage de le répéter, que la Sophie, la Franck, comme on l'appelait, une fois sous la main de la justice humaine, n'a plus pris de ces conseils de Satan qui l'ont perdue, comme elle l'est véritablement aux yeux du monde... Oh! qu'on ne raille pas, ni vous, ni d'autres, ma-

dame, quand elle leur criera : Regardez! approchez de cette femme sans craindre de vous souiller à son contact; car la religion est descendue en son cœur, pour ne laisser plus rien d'elle qu'une enveloppe terrestre, qu'elle espère bientôt rendre au Tout-Puissant du ciel! oui, cette femme, depuis longues années, s'est sentie devenir pure à la prière et aux feux de ses remords!

HORTENSE.

Madame...

SOPHIE.

Je suis mère aussi, comme vous... votre fils aime, je le sais... Oh! c'est un malheur bien grand... et c'est moi qui suis cause de tout cela... Et puis, hélas! ma fille, je vais la quitter bientôt pour me prosterner devant Dieu jusqu'à mon dernier souffle... mais avant de me séparer d'elle... je sais qu'elle est là... je voulais lui apporter mon adieu en même temps que lui remettre quelque chose... un portrait... pas le mien. Oh! Dieu! pas le mien!... et puis la recommander encore à votre charité inépuisable... (Pleurant.) Prenez-en soin, madame, n'abandonnez pas cet ange auquel un démon donna le jour! Voilà ce que je venais, ce que j'aurais désiré dire moi-même à celui... le meilleur, le plus généreux des hommes, s'il m'avait fait la grâce de jeter un dernier regard sur des larmes de reconnaissance et de repentir.

HORTENSE, émue.

Soyez tranquille, je reporterai tout à monsieur Dervil, et si vous êtes sincère, sa pitié, la mienne...

SOPHIE.

Que ne puis-je vous en bénir!

HORTENSE.

Et que le ciel, s'il le juge ainsi, vous fasse miséricorde! (Elle va pour sortir.)

SOPHIE, d'un air suppliant.

Et ma fille, madame, je viens pour ma fille!

HORTENSE.

Vous allez la voir... sans doute qu'elle vous aura entendue... (Regardant vers la droite.) Car la voilà qui s'avance de ce côté... Je vous laisse avec elle... Adieu! (Hortense sort par la gauche. — Augusta entre par la droite.)

SCÈNE IV.

SOPHIE, AUGUSTA; courte scène muette avant d'être dans les bras l'une de l'autre.

SOPHIE, se dégageant.

Merci, mon enfant, oh! merci!

AUGUSTA.

Pourquoi me remerciez-vous, quand c'est vous qui me donnez?

SOPHIE.

Quoique cette parole renferme en elle une délicate tendresse, il me semble ne pas moins trembler devant mon juge.

AUGUSTA.

Un juge... moi!... pour vous!

SOPHIE.

Et d'autant plus inexorable qu'il lutte davantage, et qu'il prononce malgré lui.

AUGUSTA.

S'il n'avait dépendu que de moi, allez, ma mère, vous n'auriez manqué ni de soins, ni d'air, ni de soleil.

SOPHIE.

Oui; mais sans cette conviction, qui ne fait du dévouement qu'un sacrifice!

AUGUSTA.

Que dites-vous?

SOPHIE.

Je dis, ma pauvre fille, que j'ai l'âme affreusement triste... que je sens que mon cœur se déchire par lambeaux... que les instants qui s'écoulent pour moi, depuis que nous nous sommes pressées sur le sein l'une de l'autre, réunion céleste, sont autant de tourments que je m'étonne de pouvoir supporter... Ton beau visage, ta voix si douce, tes sentiments si pleins de noblesse, tout cela en présence de moi-même, quand je m'examine, quand le passé est toujours le passé, eh bien, tout cela me suscite d'étranges vertiges de malheurs!

AUGUSTA.

Ma mère!

SOPHIE.

Non, tais-toi, je ne veux plus t'entendre... je ne veux plus te regarder... Oh! mon Dieu! je souffre trop... ce bonheur est un trop grand supplice!... et pourtant quand je pense que bientôt... Vois-tu, je t'aime à en devenir folle!... mais puisque la volonté du ciel... respectons-en d'abord les arrêts... ensuite, nous nous retrouvrons là-haut!

AUGUSTA.

Mais, je ne veux pas que vous vous en alliez, moi... ou je veux partir avec vous; ne me le refusez pas!... que notre refuge à toutes deux soit la sainte pénitence! Dieu nous écoutera, nous exaucera mieux ensemble; c'est lui qui nous a réunies, et nous l'offenserions en rompant ce qu'il a fait. Ah! ma mère, emmenez-moi, je vous en prie, emmenez-moi!

SOPHIE.

De quelle pénitence parles-tu pour toi, insensée?

AUGUSTA.

Oui, ma mère, mon esprit s'égare; et si je fuyais ces lieux...

SOPHIE, fixant Augusta avec anxiété.

J'ai peur, Augusta, je frissonne... car je crois lire sur ton front un projet fatal! mais tu ne l'exécuteras pas, ma fille; n'est-ce pas, mon enfant chérie? tu ne voudras pas renoncer à m'embrasser encore quelquefois sur cette terre... tu me le promets? Vois-tu, ne me dis plus de ces choses-là... je te le demande en grâce!

AUGUSTA.

Que je suis malheureuse!

SOPHIE.

Oh! oui... et répéter cette plainte avec toi, c'est en adoucir l'amertume..... Allons, voyons, ne te désole pas ainsi. Tu es une jeune et douce fleur que le désespoir ne doit point cueillir encore. Et puis, n'as-tu pas, à côté de ton chagrin quelque chose qui te soulage le cœur?... ouvre-le à ta mère...

AUGUSTA.

Ah! que me demandez-vous? ne m'avez-vous pas exprimé comme une terreur que je ne puis m'empêcher de comprendre... ne m'avez-vous pas recommandé de n'aimer personne... d'amour?

SOPHIE.

En effet... un premier mouvement...

AUGUSTA.

Mais vous ne savez donc pas que celui que j'aime est justement celui qu'il ne faudrait pas...

SOPHIE.

Hélas! il n'est que trop vrai... et pourtant, aussi bon, sans doute, que son père... combien il t'aurait aimée, consolée!...

AUGUSTA, portant la main à son front.

Oh! ne me montrez pas un bonheur impossible... et d'ailleurs la raison d'Henri... comme aussi peut-être la mienne...

SOPHIE.

Tais-toi, malheureuse enfant!

AUGUSTA.

Ah! partons! venez, je vous en supplie!

SOPHIE.

Non, ce que je viens d'apprendre de l'égarement du fils, me détermine encore plus à ce que tu restes ici... chez son père.

AUGUSTA.

Ainsi, ma mère, vous m'abandonnez?

SOPHIE.

Ah! que dis-tu, mon Dieu! Est-ce t'abandonner que de te laisser en cette maison? Encore une fois, reste! Crois-en ce conseil... c'est la place que t'assigne la Providence!

AUGUSTA.

Vous le voulez? j'obéis...

SOPHIE.

Je ne veux rien, mon Augusta, je te conjure!... Et plus jamais de ces horribles idées de tout à l'heure, entends-tu bien?

AUGUSTA, froidement.

Oui, ma mère.

SOPHIE.

Maintenant, mon enfant bien-aimée, un rendez-vous avec de saintes personnes, pour mon entrée dans une humble retraite, m'oblige à te quitter... mais plus d'adieu... oh! non, pas d'adieu, jamais!... Et puis, je vais te remettre un portrait...

AUGUSTA.

Un portrait!

SOPHIE, avec quelque embarras.

Oui, celui de ton père... conserve-le précieusement... il sera un préservatif, une sauve-garde pour toi dans l'avenir.

AUGUSTA.

Oh! oui, ma mère! oh! merci!

SOPHIE, lui donnant le portrait.

Tiens!... il me semble que j'entends quelque bruit dans la pièce voisine... il faut donc se résigner à partir... (Avec effusion.) Ah! mon enfant! ma fille! que je t'embrasse, que je t'embrasse encore! (Après un embrassement, courte scène muette avant la sortie de Sophie par le fond.)

SCÈNE V.

AUGUSTA.

Au milieu de mes larmes, des rudes épreuves qui s'attachent à moi, un sourire m'arrive... Ce portrait bien cher!... mais hélas! je n'ai pas connu celui dont il reproduit les traits... n'importe! c'est un rayon consolateur... Merci à Dieu!... Cependant je ne sais pourquoi, en tenant ce médaillon, en le pressant contre mon cœur, quelque chose me dit que mon sort est là, tout entier!... Oh! que je le voie, que je le regarde avec amour, que je le couvre de baisers! Oh! oui... Mais on vient, je crois... cachons-le vite... Cette douceur m'est donc encore ôtée... Et pourtant, mon Dieu! quel mal ferais-je en le montrant à tous les yeux?

SCÈNE VI.

DERVIL, AUGUSTA,

DERVIL, entrant précipitamment par la gauche.

Veuillez vous retirer un instant, mademoiselle, mon fils me suit en ce salon, et j'ai à causer seul avec lui. Toutefois ne vous éloignez pas; soyez, au contraire, à portée d'entendre si je vous appelais... car d'ici à peu de temps votre présence peut être nécessaire.

AUGUSTA.

Monsieur, je suis à vos ordres... Mais monsieur Henri, comment va-t-il, ce matin?

DERVIL.

Vous me voyez bien triste, mademoiselle.

AUGUSTA.

Ah! monsieur, s'il ne fallait que mon sang, ma vie, croyez...

DERVIL.

Silence, voilà mon fils... qu'il ne sache pas d'abord que vous êtes ici. (Dervil la fait entrer à droite.)

SCÈNE VII.

DERVIL, HENRI, entrant par la gauche, lentement, très-pâle, la tête baissée et le costume tant soit peu en désordre.

DERVIL, d'un ton qui craint en appelant.

Henri!

HENRI, levant la tête.

Qui m'appelle?... (Apercevant Dervil.) Ah! c'est vous, mon père?

DERVIL, avec quelque joie.

Oui, c'est moi, mon ami... Tu me reconnais donc, ce matin?

HENRI, avec une surprise d'insensé un instant lucide.

Si je vous reconnais?... Pourquoi me demandez-vous cela?

DERVIL, hésitant.

C'est qu'hier...

HENRI.

Eh bien!... hier?...

DERVIL.

Nous avions beau prononcer ton nom, te prodiguer les expressions les plus tendres, tu restais sourd à notre voix.

HENRI, surpris.

En vérité! (Se parlant à lui-même, la main à son front.) Après cela... oui... c'est singulier... je ne me rappelle plus bien...

DERVIL.

Quoi! lorsque ta mère et moi, nous étions là... te suppliant de nous répondre...

HENRI.

Je vous répète, mon père, que je ne sais ce que vous voulez dire.

DERVIL.

Est-ce possible, mon Dieu!... Mais à présent, tu vas mieux... Tu te sens bien, n'est-ce pas?

HENRI.

Mais je ne suis pas malade, mon père...

DERVIL, à part.

Pauvre enfant!

HENRI.

Que dites-vous?

DERVIL.

Et ce que nous avons entendu tout à l'heure, loin de toi?

HENRI.

Ah! oui, pour elle, pour Augusta... Eh bien!... mais qu'est-ce qu'il y a donc d'étrange?

DERVIL.

Rien... cependant...

HENRI, prenant un air de raison.

Oui; allez, j'avais tort... je n'y songe plus, je me soumets... Êtes-vous content? Je ne veux plus rien que ce que vous voudrez.

DERVIL.

Quentends-je! Serait-il vrai? (A part.) Ce calme... Un retour à la raison... O mon Dieu! que je te remercierais!

HENRI.

Vous dites que je ne suis plus fou, n'est-ce pas?

DERVIL.

Je dis que j'ai une bonne nouvelle à t'apprendre, mon Henri. Tu sais, cet homme, avec cette femme?...

HENRI, tout à coup avec épouvante.

Quel homme?... quelle femme?... De qui me parlez-vous?... Ah! oui, je sais!... Ils vont venir, ils me l'amènent... C'est de l'argent qu'ils veulent encore... Assez! assez, misérables!... vous m'avez perdu!

DERVIL, à part.

Imprudent! qu'ai-je fait!

HENRI, élevant encore la voix et poursuivant sa pensée.

Je vous répète que je n'ai plus rien... plus rien à vous donner... Entendez-vous?...

DERVIL.

Henri! mon fils, calme-toi!

HENRI.

Que j'ai tout pris dans cette chambre...

DERVIL, à part.

C'est lui, mon Dieu! (Haut.) Henri!... Ton père...

HENRI, comme en délire et souriant affreusement.

Toi? mon père?... Tu n'es pas mon père, toi!

DERVIL.

Au nom du ciel!

HENRI.

Tu n'as pas besoin de me le cacher davantage... va, je le sais, c'est ma mère qui est l'empoisonneuse!...

DERVIL, avec un accent d'effroi et de désespoir.

Oh!!!

HENRI, continuant sa pensée.

Mais elle ne pourra pas... Augusta vivra malgré elle; malgré toi, malgré tous!... Oui, nous vivrons! nous nous sauverons

heureux, bien loin, bien loin... (Regardant Dervil.) Mais va-t'en donc, toi! (Après cette exclamation, Henri redevient sombre, le regard vers la terre.)

SCÈNE VIII.

HENRI, DERVIL, AUGUSTA, d'une grande pâleur.

DERVIL, courant à Augusta, qui entre par la droite, son médaillon ouvert au cou.
Ah! mademoiselle, accourez!... il vient de prononcer votre nom à travers d'effroyables paroles... j'espère en vous seule... (A son fils, en lui présentant Augusta.) Oui, tiens, la voilà ton Augusta bien-aimée!... Henri, mon fils! reviens à toi... nous te la donnons...

HENRI.
Oh! ce n'est pas elle, cela... je n'en veux point... je la chasse aussi!...

AUGUSTA.
Henri! mon ami, mon bien-aimé!...

HENRI.
Je ne veux pas de cette femme... elle m'effraye!...

DERVIL, fixant Augusta.
En effet, mademoiselle, qu'avez-vous?...

AUGUSTA, avec signes de souffrance.
J'ai... du poison... dans la poitrine.

DERVIL.
Est-il possible?... Ah! malheureuse! qu'avez-vous fait? vous, notre dernier espoir!... Au secours!...

AUGUSTA.
N'appelez pas, monsieur; je ne veux rien pour me sauver... J'ai tout entendu... Il ne me reconnaît pas non plus, lui... vous voyez bien que j'ai raison de mourir!... Et puis, tôt ou tard, vous m'eussiez maudite... Oh! je souffre!... (Elle porte la main à sa poitrine et s'appuie à un canapé à droite.)

DERVIL, éperdu.
Henri! c'est elle!... Augusta, qui se meurt!... C'est moi, ton père!...

HENRI, reprenant de l'exaspération.
Qu'on ne m'approche pas!... qu'on me laisse... Je veux du sang!...

HORTENSE, se précipitant par la gauche au-devant de son fils, qui allait pour sortir.
Henri!...

SCENE IX.

LES MÊMES, SOPHIE.

SOPHIE, accourant par le fond.
Ah! pardonnez-moi si j'entre ici comme une folle... Mais où est-elle? où est ma fille?... (Apercevant Augusta sur le canapé.) Oh! oui, la voilà! encore vivante!... Le ciel en soit béni!...

AUGUSTA.

Oui, mais près de mourir... sinon prête à paraître devant Dieu, qui me jugera!...

SOPHIE.

Que dis-tu, ma fille? serait-il trop tard?... Quoi! cette ressource désespérée que je cachais, oubliée par moi si souvent en délire, et que ma tête perdue en te quittant... Oh! c'est impossible!... cela n'est pas! cela ne peut pas être!... (Se retournant.) Oh! mais il y a des moyens!...

AUGUSTA.

Il n'est plus temps, ma mère!...

SOPHIE.

Et c'est moi!... moi!... Oh! oui... justice divine!... frappée comme j'ai voulu frapper!... Oh! par grâce, anéantis donc aussi... (Elle tombe aux pieds de sa fille.)

AUGUSTA, se soulevant avec effort.

Adieu, ma mère!... Adieu, Henri!... Ma mère!... Ah! je sens là... L'air me manque... la vie... Ah!... (Elle retombe morte.)

SOPHIE, se jetant sur sa fille en poussant un cri, puis après se relevant et d'un ton de morne désespoir en la regardant.

Morte!... c'est donc fini!... Morte!...

DERVIL, d'un accent solennel quoique navré.

Et ce n'est pas tout, Sophie Leval... contemple aussi de ce côté ton ouvrage!...

HORTENSE.

Notre pauvre fils qui ne nous reconnaît plus!...

SOPHIE, se retournant brusquement.

Oh! non, ce serait trop affreux!... Voyez! il pleure!... Espérez, Dieu vous le rendra... (Se tournant vers sa fille.) Il aura pitié d'une pauvre mère désolée qui n'attend plus rien pour elle en ce monde et qui le priera pour sa fille et pour vous. (Faisant un pas vers Dervil.) Et maintenant je vous le demande comme une dernière grâce, à travers mes sanglots et mes larmes... oh! pardonnez-moi!... pardonnez-moi!... (Elle tombe à genoux.)

DERVIL.

Sophie Leval, je vous ai déjà pardonné!... Maintenant adressez-vous à Dieu... car c'est vous qui avez tué votre enfant!... (Henri entoure de ses bras monsieur et madame Dervil; Sophie s'élance vers le corps de sa fille.)

FIN.

Paris.—Typ. Morris et Comp., rue Amelot, 64.